



9 nouvelles





Trương Quang Đệ

Quel spectacle quand le soir tombe sur Hué, l'ancienne ville impériale ! Le crépuscule ne dure pas longtemps, moins d'une demi-heure entre le moment où le soleil touche la cime la plus haute de la chaîne annamitique et celui de sa disparition complète derrière cette dernière, mais en jetant encore dans le ciel bleu noir des rayons multicolores. Pendant ce court instant, le paysage se métamorphose comme par enchantement. Le temps semble suspendu dans un calme absolu, comme si l'on assistait à un film muet. Les passants s'arrêtent ou ralentissent leurs pas sur le pont et sur le boulevard qui longe le Fleuve des Parfums, les yeux tournés en direction du couchant.

Dans presque toutes les villes du monde, l'air qu'on respire est toujours pollué, chargé de fumée, de poussière et des odeurs de la vie citadine. Ici il est pur. Mais on y sent planer quelque chose de mystérieux : poésie des regrets, chansons nostalgiques de l'ancien royaume disparu, plaintes déchirantes des défenseurs de la Citadelle tombant aux mains des Français plus de cent ans auparavant. Pour tous les habitants de Hué, dès que le crépuscule tombe, un chant mystérieux plane sur la ville, évoquant le sort tragique d'un empereur déchu, exilé, rebelle mais vaincu.

*Sur le Pavillon de la littérature le soir tombait.
Et sur l'embarcadère se profilait un pêcheur solitaire
Qui pleurait, le cœur meurtri, son pays asservi.
A l'horizon une jonque apparaissait, disparaissait
Psalmodiant une chanson d'une tristesse infinie....*

Mais la beauté enchanteresse de Hué ne m'a pas empêché de le quitter définitivement un jour pour aller vivre à Hanoï où un travail intéressant m'attendait. L'entreprise qui m'avait embauché me logeait dans une chambre au rez-de-chaussée d'une villa appartenant à un célèbre homme de lettres, M. T.HK., auteur de plusieurs ouvrages de sciences humaines, désormais en retraite, qui occupait seul le premier étage. Les fenêtres de ma chambre donnaient sur un petit jardin et la porte d'entrée s'ouvrait sur un bureau où je travaillais pendant la journée avec deux ou trois collègues, sous la direction d'un ingénieur en chef. Le soir, je restais seul dans ma chambre. Les autres rentraient chez eux car ils étaient tous originaires de la ville. La maison se trouvait dans un quartier calme autrefois réservé à de hauts fonctionnaires du régime colonial, à de gros commerçants et à des gens de professions libérales. Sous le nouveau régime, les villas cosues devinrent pour la plupart des résidences que l'Etat mit à la disposition de diplomates étrangers

et de coopérants. Ce fut son statut assez privilégié qui permit à mon propriétaire de conserver sa maison, malgré les avatars de la révolution.

Il y menait une existence solitaire car on disait que sa femme et ses enfants vivaient toujours en France. Une ou deux fois par an, avant son départ en retraite, il se rendait à l'étranger pour une mission dont on ne savait rien, et il en profitait pour demeurer avec les siens pendant quelques semaines. Ces derniers, en revanche, étaient rarement visibles chez lui. Une femme de ménage lui apportait tous les jours ses repas préparés ailleurs et elle s'occupait de mettre de l'ordre dans la maison. Elle se retirait vers dix-neuf heures trente quand l'homme avait terminé son dîner. Les gens bien informés disaient que, durant sa vie active, son agenda était bourré de réunions, de réceptions officielles, de colloques nationaux et internationaux et de conférences. Le nombre de ses activités avait suivi l'élargissement crescendo de ses fonctions. En prenant sa retraite, hélas, sa villa tomba tout-à-coup dans un silence quasi religieux et lui-même devint comme l'ombre fantomatique d'un serviteur de Dieu.

Pendant les premiers jours de notre « cohabitation », je ne le vis que de loin, très rarement, dans la journée. Mais j'eus l'impression qu'il travaillait tard la nuit et j'entendis souvent ses pas légers résonner au-dessus de ma tête. Je le croisais parfois le soir dans la cour. Je lui disais bonsoir avec respect et il ne me répondait que par un signe de tête à peine perceptible.

Un soir, comme le détestable crachin du Nord m'empêchait de sortir, je m'enfermai dans ma chambre et essayai de lire les documents destinés à mon travail du lendemain. Mais bientôt je dus renoncer à cette lecture pénible et je pris au hasard un roman sur l'étagère. C'était du Proust. Lire Proust, quelle folie! Manquant de volonté, j'allumai mon magnéscope et y introduisis une cassette, elle aussi prise au hasard. Et j'entendis alors le fameux chant du crépuscule...

*Sur le Pavillon de littérature le soir tombait.
Et sur l'embarcadère se profilait un pêcheur solitaire
Qui pleurait, le cœur meurtri, son pays asservi.
A l'horizon une jonque apparaissait, disparaissait
Psalmodiant une chanson d'une tristesse infinie...*

Je l'écoutai et la réécoutai, cherchant dans mes souvenirs un écho sentimental à ces paroles ensorceleuses et à cette musique poignante. Tout à coup je sentis une présence humaine devant ma porte mal fermée parce qu'assez délabrée. Je tressaillis malgré moi et allai ouvrir. Mon voisin était là et il désigna de sa main le magnéscope :

C'est ce chant qui m'attire ici, Monsieur. Excusez-moi si je vous dérange...Mais, chaque fois que j'entends ce chant, je ne suis plus moi-même.

Je l'invitai à prendre place sur l'unique chaise très peu confortable de ma chambre, ce qu'il accepta avec un plaisir manifeste.

- Vous êtes chez vous, Monsieur, lui dis-je avec respect. Vous me faites honneur en descendant ici. J'étais en train de chercher un sens à ce chant, ajoutai-je pour être aimable, mais j'avoue que je n'y parviens pas.
- Vous êtes de Hué ?
- Oui.

Il dit d'un ton rêveur comme s'il était frappé soudain par un souvenir lointain :

- J'ai vécu à Hué plusieurs années dans mon enfance. Mon père était un mandarin à la Cour d'Annam. Vous me disiez tout à l'heure que vous cherchiez un sens...
- Oui, c'est ça.
- Mais vous ne l'avez pas trouvé ?
- Malheureusement non. Peut-être auriez-vous la bonté de m'aider...
- Savez-vous pour qui ce chant fut composé ?
- Oui, bien sûr, pour le prince VS qui fut déchu et exilé en 1916.
- Il avait été empereur avant d'être prince exilé. Et après ?
- Je ne sais pas grand-chose de plus, dis-je un peu embarrassé. Il vécut à La Réunion jusqu'à la fin de la guerre, en 1945. On dit qu'il s'était engagé dans l'armée française avec le grade de commandant et qu'il trouva la mort au cours du voyage de retour de France vers La Réunion dans un accident d'avion au-dessus de la Centre-Afrique. C'est tout ce dont je me souviens.

L'homme de lettres ne m'écoutait pas, l'esprit ailleurs. Le silence devint assez gênant. Je pris l'initiative de sonder son opinion :

- Je ne sais pas pourquoi, mais tout ce qui concerne ce prince me paraît étrange. On n'a rien dit sur son compte de façon officielle. Aucune rue ne porte son nom à Hué, à Hanoï et à Hochiminh-ville. Quelques initiatives privées locales, très limitées d'ailleurs, conservent son souvenir. Se peut-il qu'il ait commis une erreur irréparable devant l'histoire ?

M. THK se tut de façon obstinée. Puis il se leva et me souhaita la bonne nuit avant de se retirer. A la porte, il se retourna pour me dire dans un murmure :

- Le prince VS, je l'ai rencontré à Paris en 45, au mois de décembre. Encore une fois, bonne nuit, Monsieur.

Plusieurs semaines passèrent et je croisais presque tous les soirs M. THK sans changement aucun dans nos relations. Il continua de répondre à mon bonsoir d'un signe de tête imperceptible et sembla même ne plus me reconnaître. Puis j'eus une mission d'un mois dans une province du Sud et j'avoue que j'oubliai complètement mon propriétaire, son mystère et sa solitude. A peine rentré à Hanoï, l'homme de lettres me demanda, par l'intermédiaire de sa femme de ménage, de venir le voir tout de suite dans sa chambre. Il était malade depuis quelques jours mais il ne voulait pas être hospitalisé, disant qu'il devait m'attendre. M'attendre ? Cela me fit peur. J'eus l'impression d'être engagé malgré moi dans une affaire bien compliquée.

Quand j'entrai dans sa chambre, vaste comme un amphithéâtre et froide comme une église, il

me regarda presque tendrement et me fit signe d'approcher.

- Mon jeune ami, me dit-il, je vous attends pour vous demander un service. Je crois que c'est vous seul qui pourrez le prendre en charge et personne d'autre. Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit en vous quittant le soir de ma visite à votre chambre ?
- Oui, je crois, dis-je avec quelque hésitation.
- Voulez-vous le répéter, s'il vous plaît ?
- Eh bien, vous m'avez dit que vous aviez vu l'empereur en 45, au mois de décembre.

L'homme de lettres se montra satisfait et continua d'un ton las :

- Ce n'est pas tout à fait exact, mais ça ne fait rien. Je l'ai rencontré et non pas seulement vu, parce que j'ai causé avec lui pendant plus d'une heure dans un café en face du Jardin du Luxembourg. Et cela quelques jours seulement avant sa disparition tragique.
- Que voulez-vous que je fasse pour vous ?
- J'éprouve maintenant un grand malaise qui me fait penser que ma mort ne tardera pas. Peut-être demain me rétablirai-je miraculeusement mais ce ne sera certainement pas le cas. Mieux vaut donc que je prenne certaines précautions...

Il s'interrompit pour respirer un peu péniblement comme s'il venait de monter un long escalier.

- De quoi s'agit-il, Monsieur ? Dis-je quand je le crus en mesure de reprendre.
- De l'empereur, comme vous le savez, ou du prince exilé si vous préférez.

Il s'interrompit de nouveau et le silence persista. Mais je n'osai plus insister. Je sentis que le problème devait être grave. Enfin, je le supposais. Après quelques instants, il fit visiblement un effort pour reprendre le cours de ses confidences.

- Mon jeune ami, depuis longtemps, je ne sais pas pourquoi, je n'ai jamais osé révéler la vérité que je connais sur l'empereur. J'ai laissé divaguer l'opinion publique, sans jamais m'opposer aux jugements tendancieux tout à fait contraires à la vérité historique.
- Si je crois vous comprendre, Monsieur, dis-je, il y aurait eu des contrevérités sur la personne de l'empereur ?
- Simplement quelques faits mal compris et mal interprétés. Mais cela suffit pour bouleverser ma conscience.

Je réfléchis pendant qu'il essayait de mettre de l'ordre dans sa pensée.

- Le prince VS, dis-je, était bien dans l'armée française en 45 avec le grade de commandant ?
- Vous touchez là le point vulnérable de sa personne, mon ami. En vérité il avait été promu commandant, mais il n'était pas officiellement dans l'armée. Le fait est qu'il participa à la résistance dès les premiers jours de l'appel du Général. Il avait, vous le savez aussi bien que moi, un cœur jeune, ardent et un esprit combatif. Il pensait que le libérateur de la Métropole serait automatiquement celui des peuples colonisés. Là-dessus, il se trompait. Mais revenons à son rapport avec l'armée. Il fut résistant sur l'île. Puis on l'embarqua un jour sur un bâtiment de guerre pour être radio. Quand on découvrit qu'il était en réalité un monarque exilé, on s'empressa de le remettre sur l'île. Comment, dans ce cas, peut-on dire qu'il s'était engagé dans l'armée ? Il voulait simplement participer à la libération de tous les peuples du joug fasciste : Français, Anglais, Africains ou Vietnamiens. Le grade de commandant, ce ne fut juste qu'un honneur de pure forme qu'on lui accorda après la guerre. Quand je l'ai rencontré à Paris, il ne portait du reste pas d'uniforme pour la bonne raison qu'il n'en avait pas.
- On dit qu'il aurait pactisé avec le Général pour son retour en Indochine. Mais que voulait-il au juste ?
- Il voulait l'indépendance totale de son pays qui deviendrait, selon lui, membre de l'Union française.
- Et le Général, que voulait-il, en dehors de son fameux discours de Brazzaville ?
- Pour le Général, le roi d'Annam du moment n'était qu'un « collabo » et tout collabo ne pouvait trouver grâce avec lui. Il voulait un autre roi à la place, un roi de son obédience, un roi politiquement immaculé. Mais c'était chose impossible, car notre prince exilé était intransigeant là-dessus : ou bien l'indépendance ou bien pas de coopération. On en était là quand...
- Quand... comment ? dis-je, brûlant de savoir la suite.
- Quand des nouvelles, les unes plus mauvaises que les autres, arrivèrent en Indochine.

On apprit alors qu'une République venait d'être proclamée et qu'un gouvernement vietnamien dirigé par un célèbre révolutionnaire siégeait déjà dans l'ancien palais du Gouverneur Général. Ce qui fut complètement inattendu, c'est que le roi prétendument « collabo » abdiqua de son plein gré et se rangea du côté des républicains. Ces nouvelles prirent de court le Général. Toutes les négociations menées laborieusement jusque là tombèrent tout d'un coup dans le néant. Mais le prince conserva l'espoir de rester utile d'une certaine manière à son pays qui, pour lui, était pourtant devenu une insaisissable abstraction. Quant au Général il ne savait plus si ce Roi volontairement déchu était à protéger ou à combattre.

Un silence se prolongea puis :

- Au moment de notre entretien à Paris, il était question de son retour immédiat dans l'île pour attendre l'appel du destin si telle était la volonté de Dieu. Le Prince n'avait plus rien à faire en France. Quant à son rapatriement prochain, personne, y compris le Général, ne savait ce qu'il pouvait en advenir.

- Le prince savait-il qui vous étiez ?
- Un peu. Comme je militais dans les mouvements de libération des peuples colonisés, on me connaissait de nom. De plus j'avais publié des poèmes et des récits dans plusieurs revues. J'étais pour ainsi dire un homme de lettres et un publiciste assez connu dans divers milieux français et étrangers à Paris.
- Qu'est-ce que le prince vous a dit exactement ce jour-là ?
- Quand il sut que je regagnerais bientôt le pays, il me pria de dire, à qui de droit au Vietnam, toute la vérité sur ce que je savais de lui. Il attendait, disait-il, une convocation de la part du gouvernement révolutionnaire pour rentrer et rejoindre la cause du peuple.
- Et vous avez fait ce qu'il désirait ?

Je compris tout de suite la maladresse de ma question. Que faire ? Dans la vie, on commet souvent des gaffes, les unes réparables, d'autres non, hélas!

- Je vais mourir...Je voudrais que ma conscience fût tranquille. Je vous avoue maintenant qu'une force mystérieuse m'a retenu chaque fois que j'ai voulu révéler à nos hauts responsables la vérité, simplement la vérité sur le prince. La rumeur, hélas, condamna toutes mes tentatives au silence.
- Je comprends, dis-je dans une communion purement phatique.

Un long moment après, je fis un effort pour rompre le silence :

- Le prince est mort dans un accident d'avion sur le territoire centrafricain ?
- Oui, bien sûr.
- Savez-vous qui porte la responsabilité de cet accident ? On dit que les gens du Général...
- Non, attendez ! Cette fausse logique est effrayante !
- Vous voulez dire par là que...
- Je veux simplement dire que les gens du Général n'eurent rien à voir avec cette mort qui eut lieu à un moment délicat de l'histoire. Réfléchissez un peu et vous verrez qu'ils n'avaient aucun intérêt à le faire.
- Vous en êtes vraiment sûr ?

L'homme de lettres fit un mouvement violent comme s'il voulait se lever.

- Deux ou trois jours avant mon départ de Paris pour rentrer chez nous, je fus invité dans un salon de lettres parisien. Là, un proche du Général m'attira dans un coin et me pria de croire ce qu'il allait me révéler. Ils étaient, m'affirma-t-il, absolument innocents de la mort du prince et redoutaient fort les fantaisies de l'opinion mondiale sur cette affaire apparemment louche. Ils étaient comme paralysés, ne sachant que faire pour écarter les soupçons. Voilà, on peut les croire ou non, mais pour ce qui me concerne, mon intuition m'incite à les croire. Rien qu'à voir le visage douloureux de l'homme qui m'avait abordé ce soir-là, j'opte pour la sincérité et l'innocence
- Moi aussi, dis-je, assez convaincu de l'argument de l'homme de lettres.

- Ce proche du Général, reprit-il, sachant que j'exercerais une certaine influence sur les dirigeants de la Résistance anti-française, me demanda de rapporter ses paroles au Vietnam, telles qu'il me les avait dites, à la lettre, afin d'en finir une fois pour toutes avec un malentendu des plus fâcheux.

- Et vous les leur avez rapportées ?

Encore une fois, je commis une gaffe énorme. Une grande déception me serra le cœur. - Non, je pensais que vous compreniez.

Je m'empressai de l'en assurer :

- Mais bien sûr, Monsieur. Je vous comprends.

- Je vous ai raconté tout cela, mon ami, en souhaitant ardemment que vous le racontiez un jour à des responsables compétents de notre pays. Je n'ai pas eu le courage de le faire moi-même. Tout était encore trop chaud. Il fallait laisser un peu de temps au temps, ne rien précipiter, prendre le recul nécessaire pour juger sans passion et sans haine. Mais vous... votre génération...peut-être serez-vous plus courageux que nous l'avons été. Je suis très fatigué, vous pouvez disposer, Monsieur. Au revoir.

Il fut hospitalisé ce jour-là même. Pendant trois semaines, j'allai le voir souvent à l'hôpital. Puis il mourut et je l'accompagnai au cimetière. Je me rappelle vaguement l'oraison funèbre qui fit l'éloge de sa vie illustre. Il était un poète des années trente. Ses poèmes chantaient le courage et les faits d'armes des héros des temps anciens et quelquefois ils plaignaient le sort tragique des courtisanes. Il serait resté poète sans cette bourse qu'une association patriotique lui accorda pour un séjour d'études en France à la veille de la seconde guerre mondiale. Il partit donc un jour avec enthousiasme et avec le vague sentiment de pouvoir faire quelque chose de grand pour l'avenir de son pays. Après avoir obtenu plusieurs diplômes de valeur : une agrégation d'histoire et de géographie et un doctorat de lettres classiques, il milita au sein des mouvements de gauche puis il prit le maquis en retournant dans son pays via la Russie soviétique et la Chine fraîchement proclamée populaire. Ce fut donc un intellectuel patriote de taille que le nouveau régime reconnut avec respect.

Aujourd'hui, je suis moi-même devenu un homme de science bénéficiant d'une position privilégiée dans notre société. J'écris régulièrement dans les journaux sur tous les problèmes scientifiques et humains. Je m'intéresse à l'éducation des jeunes, au développement de l'agriculture, à la protection de l'environnement, à la construction d'une société de droit, à l'intégration du pays dans la communauté internationale. Mais je n'oublie pas le difficile héritage que m'a légué M.T.HK et le sort tragique de l'empereur déchu, exilé, rebelle, mais noble jusqu'au terme de sa vie.

Histoire d'un roseau non pensant



Trương Quang Đệ

En 1945 ma famille vivait à F., chef-lieu d'une province du Centre, dans un quartier calme à l'Est d'une petite citadelle. Mon père faisait des affaires dans le transport routier et ma mère était institutrice. Ma soeur Yen, âgée de 16 ans, était une interne du Collège de La Sainte Marie et moi-même qu'on nomme Nam, je venais tout juste de terminer l'école primaire du quartier.

Comme toutes les familles aisées de l'époque, nous avions un précepteur qui venait deux fois par semaine nous donner, à ma sœur et à moi, chacun un cours de soutien en mathématiques, en français, en anglais et en musique. Notre précepteur était un jeune lycéen qui avait obtenu depuis peu la première partie de son baccalauréat. Il nous dispensait ses cours régulièrement tout en en préparant la deuxième partie. Il s'appelait Kim et avait l'air toujours distrait comme un savant. Mais il enseignait très bien car il possédait à fond ses connaissances et il nous en transmettait la substance avec une clarté surprenante. Ma sœur, bien que très faible en maths et en sciences, était très attirée par des matières qui, en classe, avec les professeurs ordinaires, lui paraissaient du chinois. Elle avait une grande passion pour les romans français et elle lisait et relisait «Graziella » ou « La Porte étroite » en pleurant à chaudes larmes. Elle chantait à merveille et sa chanson préférée était «Ma Normandie». Moi-même je me passionnais aussi pour la musique, mais les contes de fées et les étoiles dans le ciel, la nuit, me captivaient beaucoup plus. Je passais des moments heureux avec ma sœur et notre précepteur nous promenant dans la nature, sur le Fleuve Bleu et sur les collines verdoyantes autour de la ville.

Le coup de force japonais du mois de mars mit fin à l'administration coloniale française. Les établissements scolaires furent fermés jusqu'à nouvel ordre et les élèves furent bien contents de ne plus aller en classe. Tout le pays vécut alors dans l'angoisse et dans l'attente de la fin de la guerre. En ce temps-là, Kim venait tous les jours chez nous, accompagné quelquefois d'un autre jeune homme du nom de Huy, son camarade de classe. A la différence de Kim, Huy s'habillait avec soin, parlait peu et ne donnait que des réponses évasives à toutes nos questions sur les actualités. Il laissait voir ainsi qu'il était en train de mener quelque chose d'important, de souterrain et d'inouï. On voyait bien qu'il adorait son ami Kim à qui il demandait souvent conseil. Mais Kim prenait toujours les choses à la légère. Pour lui, rien ne méritait son attention ni ses soins, sauf peut-être, et cela était difficile à avouer, son amour désespéré pour ma sœur. Il continuait de nous donner des cours de soutien même en présence de Huy et quelquefois il demandait à celui-ci de l'aider dans son travail en nous faisant faire une dictée en langue française ou en

corrigeant nos exercices de maths. Certains jours, Huy venait chercher Kim au milieu de nos cours et lui racontait, essoufflé et à voix basse, des choses apparemment sensationnelles. Et il se fâchait pour de bon contre Kim qui adoptait à tout moment une désinvolture absolument détestable. Une ou deux fois déjà Huy avait juré ses grands dieux qu'il en avait marre de son ami et qu'il ne voulait plus le revoir. Toujours est-il que quelques heures plus tard il réapparaissait chez nous, l'air abattu et continuait de demander à son ami de nouveaux conseils. Ma sœur témoignait une certaine amitié à Huy, jeune homme issu d'une famille honorable. Quant à Kim, elle avait envers lui un comportement ne manquant pas d'ambiguïté.

Elle adorait sa science mais elle avait horreur de sa personne désordonnée. Elle était destinée, comme le pensait tout le monde, à une vie rangée, paisible et prospère. Elle n'avait donc rien à voir avec un artiste et encore moins avec un révolutionnaire.

Un jour, comme nous étions avec notre précepteur en promenade sur le Mont Céleste, ce paravent naturel faisant face à la Porte Nord de la Citadelle, Huy s'amena, l'air très agité et demanda à voix basse à son ami Kim :

- Tu sais ce qui s'est passé hier à Hanoï ?
- Oui, répondit Kim d'un ton nonchalant.
- De quelle source tiens-tu tes informations ?
- Cela me concerne.

Il fut clair à ce moment-là que Huy tentait de contenir une irritation poussée à l'extrême.

- Peux-tu me dire ce que c'était ? demanda enfin Huy.
- Excuse-moi, mais je ne suis pas curieux. Mes enfants, dit Kim en s'adressant à ma sœur et à moi, je vais vous donner quelques idées sur la nature morte en peinture....

Mais ma sœur intervint, très impressionnée par le grand désespoir que manifestait tout à coup le visage de Huy.

- Monsieur Kim, ne serait-il pas raisonnable que nous écoutions M. Huy jusqu'au bout ? Peut-être apprendrons-nous quelque chose d'intéressant ?
- D'accord, dit Kim d'un ton adouci, mais je peux vous raconter tout cela ...Il s'est agi d'un changement politique assez intéressant qui est survenu à Hanoï hier. La population a aidé la Ligue à arracher le pouvoir des mains des Japonais. Maintenant c'est la Ligue qui appelle tout le pays à renverser l'Administration mise en place depuis mars par les Japonais.
- C'est vrai ? Mais la Ligue, qu'est-ce que c'est ? demanda ma sœur
- C'est une organisation de patriotes antifascistes luttant pour l'indépendance du peuple, expliqua Huy.
- Ou pour celle du parti communiste sous un autre nom, dit Kim. Un des mes amis m'a donné des détails sur cet événement ce matin.

Huy ne cacha plus cette fois sa colère :

- Et on se promène comme ça quand le pays est en plein bouleversement ? Je ne te comprends pas, dit Huy d'un ton de reproche.
- Mais qu'est-ce que tu veux que je fasse? En tout cas ce n'est pas du tout mon affaire ! Si tu veux faire le héros, c'est bien le moment, mais pas moi... Je n'ai pas le temps.
- Ah!

Huy eut envie de chercher des mots assez durs pour les lancer en pleine face à son ami mais sa tête était trop embrouillée. Il apparut tout à coup comme un être faible, vulnérable et malheureux.

- Dès que j'ai entendu les nouvelles, je suis allé voir mes amis, mais ils étaient tous invisibles. Je ne sais que faire. J'ai l'impression que nous devons faire quelque chose avant qu'il ne soit pas trop tard. Kim, dis-moi ce qu'il faut faire, j'ai toujours confiance en toi.
- Reste tranquille et les choses finiront toujours par s'arranger. Ce qui doit arriver arrivera.
- Non, je ne le crois pas.
- Alors, fais ce qui te plaît. Seulement il y a sûrement des gens qui n'aiment pas ça. Des gens qui ne veulent pas que toi et moi et peut-être nos jeunes amis Yen et Nam s'en mêlent...

Kim était à nos yeux un vrai prophète, car quelques jours après les choses se produisirent de la façon même qu'il avait prédite.

Sur les «conseils techniques» de Kim mais surtout avec sa participation active, Huy rassembla pendant le premier jour de nombreux élèves, garçons et filles de tous les établissements scolaires de F. et des jeunes paysans venus de la banlieue. Ils organisèrent un meeting monstre dans la cour du Collège Sainte Marie. Huy monta sur le toit du bâtiment central, fit un bref discours sur les objectifs de la Ligue et présenta aux participants son plan d'action. Un groupe allait apprendre à chanter l'hymne de la Ligue sous la direction de ma sœur. C'était bien Kim avec son poste de TSF monté par lui-même qui avait capté cette chanson puis l'avait solfiée. Ma sœur mit une nuit entière à l'apprendre par cœur. Un deuxième groupe fabriqua, avec des moyens de fortune, des drapeaux rouges étoilés d'or. Ce fut toujours Kim qui donna à ces jeunes les instructions précises. Comment faisait-il pour connaître tant de choses ? Mystère ! Un troisième groupe dirigé par Huy en personne alla à la recherche d'armes à feu prises des mains même des Japonais ayant capitulé et d'armes blanches de toutes sortes.

Le deuxième jour, en chantant l'hymne à tue-tête et en agitant frénétiquement les drapeaux rouges à l'étoile d'or, une marée de jeunes sous la conduite de Huy, de Kim et de ma sœur déferla sur le Palais du Chef de province. Les trois leaders de l'insurrection furent reçus par ce Chef lui-même qui déclara être prêt à céder le pouvoir au peuple et donna l'ordre à ses troupes de déposer les armes. Le drapeau de la Ligue flotta alors fièrement sur le toit du Palais, mais sur l'autre bord du fleuve les couleurs royales continuèrent de claquer au vent à côté d'un drapeau

japonais sur le toit d'une caserne. Huy pensa à une action et Kim le soutint de bon cœur. Les insurgés se dirigèrent alors vers la caserne occupée par les Japonais à l'intérieur de la Citadelle et crièrent des slogans exigeant le désarmement immédiat de l'armée japonaise et la descente des symboles de l'ancien régime. L'élan de l'insurrection fut irrésistible. En un clin d'œil tous les édifices gouvernementaux furent occupés par les insurgés. La ville toute entière fut pavoisée aux couleurs de la Ligue et une administration provisoire fut proclamée avec Huy comme principal commissaire.

Mais ce fut précisément à ce moment-là que Huy et Kim furent neutralisés dans leur action. Le troisième jour, vers le soir, ils dînaient chez nous après une journée de travail assez dure. Ma mère leur offrit des plats délicieux et bavarda joyeusement avec eux. Neuf heures sonnèrent et on entendit aboyer les chiens devant la porte. Des hommes armés firent irruption chez nous et demandèrent à parler au maître de la maison. Ma mère se leva et alla à leur rencontre. Nous tous la suivîmes dans la cour. Sous la faible lumière d'une lampe à pétrole, nous vîmes des visages durs et hostiles.

- Madame, dit l'un des visiteurs, apparemment le chef de la bande, nous voulons parler à ces messieurs-dames du nom de Huy, Kim et Yen. Est-ce qu'ils sont là ?
- Oui, nous voici, Monsieur, dit Huy, que voulez-vous ?
- Vous êtes priés de nous suivre immédiatement !
- Mais pourquoi ? demanda ma mère d'un ton inquiet.
- Vous le saurez plus tard, Madame.
- Mais vous venez de la part de qui ?
- De la Ligue, bien sûr. Voulez-vous nous suivre ?
- Non, dit Kim d'un ton ferme. Pourquoi devons-nous vous suivre ? Si la Ligue veut nous voir, qu'elle vienne demain à sept heures au Palais du peuple. Voilà.
- Dans ce cas, dit le chef de la bande, je dois vous mettre au courant que vous êtes arrêtés et traduits devant le tribunal de la Ligue. Vous avez compris ?

Ma mère faillit s'évanouir mais ma sœur, d'un courage inouï, éclata de rire à la stupéfaction des agresseurs.

- Vous plaisantez, Messieurs ! Nous arrêter ! Arrêter les représentants du peuple ! Etes-vous Dieu vous-mêmes ?

Elle se mit à crier très fort :

- Hé, les gens, venez voir ces Messieurs....
- Arrêtez, Mademoiselle, nous sommes des amis..., dit le chef déjà ébranlé dans ses convictions.
- Vous comprenez, hein ? dit Kim pour continuer la fameuse contre-attaque lancée bien à propos par ma sœur. Si les gens nous voient escortés par vous avec vos visages si durs et si

funestes, que répondrez-vous à leurs questions sur vos actes ? Soyez sages et filez ! Dites à vos chefs que nous sommes prêts à les recevoir demain, à sept heures précises au Palais du peuple. Vous entendez ?

Silence. Les agresseurs étaient bien embarrassés par cette situation inattendue. Des voix se firent entendre dans la rue. Des voix de jeunes miliciens qui faisaient leur ronde.

- Partez tout de suite et vite ! A demain ! dit Kim l'air impassible.
- N'oubliez pas les papiers en règle si vous êtes véritablement des gens de la Ligue, dit Huy en reconduisant les visiteurs inopportuns.

Le lendemain, à sept heures précises, Huy et Kim étaient là pour attendre la délégation de la Ligue. Quant à ma sœur, elle ne voulait plus se mêler de ces affaires si encombrantes. Les membres de la délégation, au nombre de quatre, entrèrent dans la salle d'accueil l'air aimable et souriant. Ils saluèrent cordialement leurs interlocuteurs et le chef tint à peu près ce discours :

-Hier, nos camarades envoyés pour vous inviter à venir discuter avec nous sur la situation actuelle de l'insurrection ont mal compris l'ordre. De telle sorte qu'ils vous ont dérangé de façon fâcheuse. Nous vous prions donc de nous excuser...

Kim se leva doucement et intervint:

- Je regrette, mais je dois partir. J'ai des choses à faire aujourd'hui. Monsieur Huy voudra bien travailler seul avec vous. C'est justement lui qui m'a demandé de l'aider à faire tout ce que vous avez vu ces deux jours qui viennent de s'écouler. Je lui avais expliqué en termes clairs que des gens n'aimaient pas cela mais il ne voulait pas me croire. Maintenant, ça y est. Je pense qu'il vous sera encore utile. C'est un homme de cœur et de confiance. Au revoir. Bonne chance!
- Kim! cria Huy avec désespoir.

Mais c'était trop tard. Kim salua tout le monde de sa main gauche, tandis que sa main droite ouvrit lestement la porte et il disparut comme par enchantement derrière la haie de bougainvilliers.

Pendant cinq minutes Huy et les membres de la délégation restèrent sans mot dire, tous les yeux étant rivés sur la sortie comme si une partie de leur corps avait subitement disparu dans l'air.

Après une négociation assez serrée avec la délégation de la Ligue, Huy fut maintenu par les nouveaux maîtres dans la fonction de secrétaire-adjoint de la Ligue pour la province. D'abord on l'accusa d'être anarchiste, trotskiste, plékhanoviste, boukhariniste... des noms qui sonnaient de façon plus compliquée que du chinois. Ensuite on reconnut que tout ce qu'il avait fait avec Kim et ses camarades était bon, seulement en principe, il aurait dû attendre l'ordre de la Ligue. Enfin, comme Huy et son équipe se montraient raisonnables, en ce sens qu'ils voulaient bien céder tous ces exploits au compte de la Ligue en bons repentis, on fut d'accord pour les laisser tranquilles.

A la demande de Huy, ma sœur accepta avec plaisir le poste de Responsable du Mouvement d'alphabétisation. Quant à Kim, il avait complètement disparu. On le vit quelque part dans la montagne en train de peindre un paysage ou de chanter avec des gosses de banlieue.

Deux ou trois semaines après, Huy vint chercher ma sœur chez nous et discuta longuement avec elle. Quand il fut parti, ma sœur m'appela et me dit :

- Huy m'a fait savoir qu'il a essayé plus d'une fois de contacter Kim et de lui demander humblement de bien vouloir revenir coopérer avec la Ligue. Mais ce fou a refusé catégoriquement. Tu sais bien, toi-aussi, que Kim n'aime pas s'engager dans des choses si compliquées. Or, la Ligue et notre ami Huy ont énormément besoin de son aide en ce moment. A part Kim, personne ne peut apprendre aux jeunes des chansons révolutionnaires, voire l'hymne national. Personne ne peut mettre en scène ni pièces de théâtre ni même de simples spectacles. Ce qui est pire, c'est que demain, dans l'après-midi, nous recevrons un groupe d'inspecteurs des pays alliés.
- Des pays quoi ? lui demandai-je.
- Des pays alliés, c'est-à-dire des pays vainqueurs de la guerre. La Chine, l'Angleterre, la Russie, la France, les Etats-Unis. On dit qu'on aura surtout des Américains.
- Comment leur parlera-t-on ? En anglais ? En français ?
- Et en chinois ou en russe si l'on peut. Mais surtout en anglais.
- Bah, Huy pourra se débrouiller, non ?
- A ma connaissance, personne ici ne parle anglais, sauf Kim. Huy lit un peu mais il ne parle pas cette langue.
- Qu'est-ce qu'on fait alors ?
- Huy nous demande d'aller voir Kim et de lui faire entendre raison...Tu sais où il se trouve maintenant ?

Où se trouvait Kim à ce moment-là ? Je me rappelle avec une grande nostalgie un beau site presque édénique. A quinze kilomètres de notre ville il y avait une pagode entourée d'arbres et isolée du monde environnant par une grande étendue de sable blanc. Auparavant, cette pagode avait été longtemps inoccupée. Ce n'était que depuis un an qu'un bonze d'âge mûr s'y était installé. Il était en même temps un maître d'armes, car il enseignait depuis quelques mois à des jeunes les arts martiaux et autres disciplines du combat.

Un jeune moine nous accueillit, ma sœur et moi, à la porte d'entrée et nous conduisit à travers une grande cour pleine de fleurs. Kim était en train de causer tranquillement avec le bonze. Sur la table, on voyait des ouvrages écrits en idéogrammes chinois. Kim se leva à notre approche, nous présenta en termes solennels au bonze qui nous félicita de notre bonne foi, nous remercia de notre visite et s'en alla s'occuper de ses disciples en train de faire des exercices dans le jardin derrière la pagode. Dès que le bonze fut parti, ma sœur dit à Kim d'un ton légèrement ému :

- Nous sommes venus de plein gré...Ce n'est pas M. Huy qui nous y a poussés...Il est passé nous voir plusieurs fois, il est bien découragé, mais...
- Je sais, je sais, dit Kim avec hâte. Le fait que vous soyez là...Enfin, attendez-moi deux minutes et je serai à vous.

Kim prit congé du bonze, lui promit de revenir bientôt une fois le travail terminé et nous suivit sur le chemin du retour, docile comme un jeune paysan.

De retour dans le bureau de Huy, Kim aida tout le monde à remplir les missions prévues dans tous les domaines d'activités. Il présenta aux inspecteurs alliés un rapport en anglais sur la situation de la province, sur le pouvoir populaire et sur les aspirations pour une indépendance réelle du pays. Ces hôtes étrangers ne trouvèrent rien à redire et quittèrent la province avec une bonne impression envers le nouveau pouvoir. Les activités culturelles battaient leur plein sous la direction directe de Kim et il régnait partout dans la ville une animation jamais connue auparavant. Les autorités de la Ligue appréciaient hautement cet intellectuel mystérieux dont la compétence dans toutes les matières était pour elles un vrai casse-tête. Pour le récompenser de sa brillante contribution, elles décidèrent de l'envoyer à un séminaire de politique de deux semaines à Hué. Kim profita de cette occasion pour revenir mener une vie sans problème auprès de son ami le bonze et maître d'armes.

La guerre de reconquête coloniale menée par les Français, commencée à Saïgon vers fin 45, menaça de s'étendre à plusieurs provinces du Centre. Un jour, on nous apprit à notre grande stupéfaction que mon père était coincé avec un de ses camions à Danang, tombé depuis peu aux mains de l'armée française. Ma mère qui était partie à sa recherche était elle-aussi bloquée à Hué, devenue ville occupée à son tour. Chez nous ma sœur se débrouillait courageusement pour maintenir le train-train de vie d'une famille en détresse. Kim passait nous voir tous les jours, demeurait silencieux des heures entières à regarder ma sœur toujours occupée à son travail.

Six mois après, Hué, notre petite ville désormais déserte fut prise par les Français. La population fut toute évacuée vers la campagne. Des groupes de résistance se formèrent dirigés par Huy, le commandant en chef des forces armées locales. Avec l'aide de Kim, nous partîmes nous réfugier chez le bonze, son ami. Ma sœur se transforma en nonne et moi en jeune novice.

Toute notre région vécut alors à l'heure de la guerre. Le jeune pouvoir populaire à peine établi devait se débrouiller tout seul pour exister et fonctionner le mieux possible. Il n'y avait plus de contacts avec les instances supérieures. Les troupes de Huy se cachaient le jour pour apparaître le soir dans les villages. Les troupes françaises essayaient de rétablir l'ancien ordre colonial et de massacrer les villages insoumis. Les premiers jours de la guerre, il n'y eut que très peu d'accrochages entre les forces françaises et les troupes vietnamiennes, ces dernières cherchant à éviter les batailles rangées. La raison en était simple : du côté vietnamien, on n'avait que des armes rudimentaires. Un an après, la situation fut nettement améliorée. La liaison avec le pouvoir central étant rétablie, on commença à recevoir régulièrement des armes de tout acabit, fabriquées dans des ateliers militaires ou saisies à l'ennemi. Ce fut juste à ce moment

que Huy nous rendit visite plusieurs fois par semaine dans le but de retrouver Kim par le biais de ma sœur. En effet, Kim menait alors une vie de bohémien difficile à comprendre. En pleine guerre, il ne faisait visiblement rien, ne s'occupait de rien. Il n'avait sur lui qu'un carnet et un crayon, mais, par-dessus le marché, il possédait une guitare. Il venait nous voir plusieurs fois par semaines à des heures toujours différentes. Quelquefois il faisait une apparition de fantôme en pleine nuit puis disparaissait avant le jour. Grâce à lui, nous avions des nouvelles de nos parents et de nos connaissances. Il nous apportait argent, provisions, cadeaux de la part de nos parents et amis coincés dans les zones occupées. Huy, au contraire, chaque fois qu'il venait nous voir à la pagode, était accompagné d'une compagnie de combattants armés jusqu'aux dents. Il se comportait comme un grand chef militaire et moi, je l'adorais et j'aimais bien ses soldats jeunes et gais, quelquefois très instruits. Ma sœur demanda plusieurs fois à Kim de contacter Huy mais il ne faisait qu'en rire. Le chef militaire avait terriblement besoin d'un bon technicien capable d'instruire les combattants sur la manipulation d'armes modernes très sophistiquées. Et Kim convenait très bien à ce poste. Mais il était toujours invisible. Un jour, comme le désespoir de Huy avait atteint son plus haut point, ma sœur lui promit de ramener Kim une dernière fois à la raison. Je la vis ce soir-là en discussion acharnée avec Kim dans le jardin et tout à coup elle mit un genou à terre dans une position étrangement humiliante jamais connue avant dans leur relation ambiguë. Kim fut comme frappé tout à coup par la foudre. Il resta longtemps sans pouvoir dire un mot, puis il jura à haute voix qu'il ferait de bon cœur tout ce qui plairait à ma sœur et il en donna même sa parole d'honneur ! Ainsi, d'un bohémien, Kim devint quelques heures après le responsable de l'armement des troupes de Huy. Il était désormais l'homme redouté par les Français dans la région car les bunkers le long des routes ne résistaient plus aux coups de bazooka des résistants et tous les jours, un ou deux petits bâtiments de guerre sur les fleuves coulaient à pic au vu de toute la population en liesse. Presque toutes les semaines, Huy et Kim venaient nous voir et passaient avec nous des moments agréables. On chantait des mélodies qui n'avaient rien à voir avec la guerre. Nous étions comme de perpétuels écoliers s'amusant dans une oasis de paix et de bien-être. Jusque-là, les troupes françaises n'avaient pas osé s'aventurer au-delà des dunes de sable blanc. Mais la guerre continua et devint de plus en plus atroce. Plus les batailles s'intensifiaient, plus les massacres de la population civile furent nombreux. Notre pagode fut un jour encerclée dès le grand matin par une armée nombreuse composée d'Afro-Européens, de Français et d'autochtones. Ces agresseurs, qui sentaient la poudre, nous rassemblèrent dans la cour et mirent le feu à tout ce qui se trouvait debout : pagode, hutte, étable...Ma sœur et moi, assis parmi les autres prisonniers ne cessons de faire des prières pour que Huy et ses troupes viennent nous libérer d'une mort certaine. Mais ils étaient loin, très loin de nous ces combattants! Enfin nous entendîmes un ordre donné en français par un officier français, un jeune blond qui n'avait pas l'air très méchant. Pourtant il s'agissait de fusiller tous les prisonniers avant le départ des troupes.

- Pourquoi, pourquoi nous tuer? Qu'est-ce que nous avons fait? cria ma sœur en français de façon spontanée à l'étonnement de tout le monde, même des soldats qui nous surveillaient.
- Quoi, vous parlez français, la fille ? dit l'officier.
- Oui, Monsieur, pour dire que vous n'avez pas le droit de massacrer des innocents.
- Ah ! C'est bien cela...Ma nonne parle en français pour protester ! Répondez à ma question, s'il vous plaît ! Pourquoi êtes-vous ici parmi les rebelles au lieu de travailler tranquillement comme les autres au Collège Royal ou au Lycée français de Hué?
- Les rebelles ? Riposta ma sœur toute en colère et d'une réelle indignation contre l'officier. Vous ne voyez pas que je suis nonne et les autres des croyants?

L'officier éprouva un choc visible mais essaya toujours d'intimider son interlocutrice :

- On m'a dit que cette pagode est un repaire des rebelles. Les chefs des rebelles se réunissent souvent ici, pas vrai ? Vous êtes peut-être un de ces chefs ?
- Si vous dites un mot de plus contre notre foi religieuse, gare à vous ! Nous sommes prêts à défendre notre foi !
- Attendez, ma fille, je suis sincèrement heureux que vous parliez français. Je peux vous rendre votre liberté pour la seule raison que nous respectons les gens instruits, mais les autres, non. L'ordre formel est de les traiter en rebelles d'une façon ou d'une autre...Du moins ils doivent être arrêtés jusqu'à nouvel ordre.
- Bien, dit ma sœur, dans ce cas je me constitue volontiers prisonnière avec eux jusqu'à nouvel ordre. Je vais voir vos supérieurs pour discuter avec eux!

La pagode une fois complètement rasée, les troupes françaises et leurs prisonniers se mirent en route vers la ville de F. Alors que nous marchions le long de la Nationale N°1, un des chauffeurs de mon père nous vit et se mit à courir dans notre direction en criant de toutes ses forces :

- Mademoiselle ! Monsieur !

Il fut interpellé par les soldats de notre escorte et par l'officier français lui-même qui était dans une jeep en tête de la colonne. Avec un français approximatif, plus précisément le sabir qu'utilisaient les commerçants autochtones dans le temps, notre chauffeur réussit à faire comprendre aux Français que ma sœur et moi, nous étions des fils et filles à papa coincés dans une région en litige et que nos parents voulaient récompenser largement ceux qui nous trouverions. L'officier français donna l'ordre à ses troupes de s'arrêter pour une pause et nous invita à entrer dans une auberge au bord de la route. Il commanda des rafraîchissements pour lui et pour nous trois, ma sœur, notre chauffeur et moi-même.

- Bien, vous êtes libres, mes amis, à condition que vous alliez retrouver vos parents à Hué au lieu de jouer aux rebelles contre nous.

- Non, dit ma sœur d'un ton ferme, tant que tous les prisonniers sont encore là, je ne vous quitterai pas.
- Ah! Je n'ai jamais dans ma vie fait face à une fille aussi têtue que vous. Je regrette, mon amie, car l'ordre est toujours formel.
- De quel ordre parlez-vous ?
- L'ordre donné par Hué ce matin, relatif au sort des prisonniers qu'on a fait dans la pagode.
- Ce ne sont que des innocents et des fidèles..
- Mais qui me croira, en haut, si je dis comme vous ?

Ma sœur réfléchit longuement, péniblement et s'écria tout à coup :

- Donnez-moi une feuille de papier et je vous écris une attestation de ma part...
- Votre attestation ? Vous êtes une personnalité connue du monde ?
- Bien sûr que je suis connue par vos supérieurs. Mon père avait beaucoup d'amis parmi les autorités françaises d'autrefois.

L'officier fouilla dans sa serviette pour en tirer une feuille de papier, un stylo et les passa à ma sœur qui se mit à écrire quelques lignes dans une écriture ronde et féminine. Puis elle demanda à l'officier la permission de dire quelques mots aux prisonniers.

- Mes chers oncles, tantes et parents...J'ai demandé à l'officier français de vous rendre la liberté afin que vous puissiez retourner chez vous maintenant même. Pourquoi a-t-il accepté ma demande? Vous savez que mon père a beaucoup d'amis parmi les administrateurs français. Je regrette de n'être pas avec vous plus longtemps. Je souhaite que vous ayez bonne chance dans votre vie et votre combat contre les agresseurs. Moi-même j'y participerai à ma façon dans l'avenir. Dites à nos chefs que nous sommes toujours à leur côté.

Les prisonniers, stupéfaits, ne comprenaient plus rien. Mais les uns après les autres ils se retirèrent en nous donnant des regards affectueux et interrogatifs.

- Je ne comprends pas le vietnamien, dit l'officier français à ma sœur, mais tout ce que vous avez dit aux prisonniers m'était assez transparent. Vous encouragez les gens à prendre la cause des rebelles. Vous ferez vous-même ce qui sera à votre portée pour les soutenir...C'est bien cela ?
- Vous êtes un homme brillant, je l'avoue sincèrement. Nous jouons cartes sur table. J'espère vous retrouver bientôt. En tout cas, je vous remercie de votre générosité.
- Je vous souhaite bonne chance, Mademoiselle. Au revoir!

Notre chauffeur nous prit tous les deux par la main et nous étions sur le point de filer rapidement quand l'officier nous appela:

- Tiens j'ai un cadeau pour vous, Mademoiselle!

Il tendit à ma sœur un livre en français dont le titre nous fit rire avec enthousiasme "Pavel Corsaguine».

- Je l'ai pris chez un rebelle de la ville. J'espère que le livre vous plaira et vous tiendra compagnon sur la route. Adieu!

Nous retrouvâmes ainsi nos parents à Hué, dans cette ancienne capitale impériale située à une centaine de kilomètres de notre ville de F. Mon père avait tout perdu dans la guerre, mais comme il était fort en affaires, il s'enrichit cette fois encore dans l'immobilier. Ma mère ne voulait plus continuer son métier d'institutrice bien que les enseignants fissent défaut. On comprit ses sentiments: en ce temps-là personne ne voulait être un «collabo» de l'administration coloniale. On était coincés dans les villes, on devait travailler pour vivre, voilà tout. Mon père éprouvait pour ma sœur et moi un sentiment complexe de joie mêlée à une certaine déception. Il se réjouissait beaucoup de nous voir sains et saufs et désormais hors des dangers de la guerre. Dans son for intérieur pourtant, il avait souhaité que nous fussions de bons résistants dans le maquis. En tout cas nous dûmes nous adapter vite à notre nouvelle vie. Ma sœur reprit ses études en classe de troisième au Collège Royal et moi, je commençai ma première année dans le même collège. Je n'avais que de nouveaux camarades, tandis que ma sœur retrouvait quelques anciennes amies. Mes parents ne s'occupèrent que très peu de nous, à la différence de l'avant-guerre. Nous n'avions plus de précepteur et nous étions libres de faire ce qui nous plaisait. Ma sœur participait maintenant à des activités clandestines. Comme j'étais son confident, elle m'expliquait parfois ses plans d'action. Il m'arrivait même de lui porter secours dans des conditions périlleuses. Dans cette petite ville, les gens se connaissaient bien. Il était difficile de mener des activités souterraines sans s'exposer un jour au danger. Mais la beauté de ma sœur était un bon prétexte pour des rencontres et des réunions de groupes clandestins. Quelquefois des gens influents du régime français venaient chez nous mais le motif en restait obscur. Est-ce qu'ils étaient parmi les adorateurs de ma sœur ou flairaient-ils quelque chose?

Un soir, nous eûmes une visite inattendue: Kim apparut devant nous, en chair et en os ! Heureusement mes parents étaient absents, sinon ils n'auraient pas pu survivre à ce choc brutal. Il entra chez nous à la manière d'un voleur pris en flagrant délit, avec l'air d'un chien battu. Cet air nous fit comprendre tout de suite qu'il avait quitté la résistance pour se rendre à l'ennemi.

- Pourquoi ? Mais pourquoi ? lui demanda ma sœur, pâle de colère.
- Je ne peux pas vivre sans vous, vous le savez bien, dit-il.
- Ah! Où est donc votre dignité, Monsieur ? Allez- vous-en ! Je ne veux plus regarder votre visage de traître !

Kim marcha à reculons tout tremblant de terreur et je le suivis jusque dans la rue. J'eus bien pitié de mon ancien précepteur mais en même temps j'éprouvai un malaise indéfinissable. Jamais je n'aurais pu imaginer un acte aussi indigne de la part de l'homme que j'avais aimé de tout mon cœur. Nous restâmes comme pétrifiés un long moment avant qu'il n'émît un gémissement plaintif :

- Je suis très malheureux, Nam.
- Bien sûr, mais vous aimez ça! Dis-je d'un ton sarcastique. Je me demande pourquoi les Français vous ont laissé tranquille. Vous n'étiez donc pas leur ennemi redoutable ?
- Avant de quitter les résistants, j'ai sollicité auprès de Huy une permission d'une semaine. J'ai tout laissé aux camarades de mon unité: armes et munitions, uniformes, documents techniques, instruments de musique, rations de ravitaillement. J'avais pensé venir vous voir ici quelques heures puis revenir au maquis.
- Et alors? Dis-je en me révoltant contre moi-même devant cette vérité si idiote.
- Je me suis donc déguisé en coolie et infiltré dans les rangs de colporteurs dans le port de An Dương, et je suis arrivé jusqu'à Hué sans problème. Seulement...
- Seulement quoi?
- Un officier français m'a bien reconnu ce matin quand je suis sorti du marché. C'est un ancien camarade de classe, quoi ! Il avait l'habitude de copier sur moi pour tous les devoirs. On était si copains ! C'est d'ailleurs un bon peintre. J'ai essayé de le fuir mais des agents m'ont vu eux-aussi. J'ai été arrêté puis amené à un poste de police militaire. Là, je n'ai rien déclaré bien sûr mais on savait tout sur mon compte. Mon copain est intervenu pour que j'échappe à la peine de mort à cause de ma présence ici en costume civil.
- Comme un espion en temps de guerre ?
- Oui, c'est cela.
- Votre copain français, qu'a-t-il dit à votre propos à la police ?
- Que j'étais un fantaisiste qui n'aime que les choses absurdes. Il pense que jamais je ne ferai rien de bon pour qui que ce soit.
- Il a raison, ce Français. Bien, adieu Monsieur! Retournez vite là où vous étiez avec Huy si vous êtes encore un homme.

Kim hésita un long moment. Puis il interrompit le silence :

- C'est impossible, Nam. Les Français me laissent libre à condition que je ne retourne pas au maquis ni ne quitte Hué pendant un an. Je leur ai donné ma parole.
- Votre parole !

Je m'abstins à temps pour ne pas blesser davantage cet homme perdu.

- Faites donc ce qui vous plaît Mais je vous demande de ne plus voir ma sœur. Elle est si pure, si fidèle à la cause du pays. Jamais elle ne supportera votre présence.

Kim poussa un cri de soulagement :

- Je peux donc vous voir, Nam ?
- Mais pas ici. Dites-moi où vous logez pour le moment et j'irai vous chercher quand c'est possible.
- Merci, mon ami. Au revoir.

A partir de ce jour-là je vis souvent Kim ou bien chez lui, dans un taudis près du marché, ou bien dans un jardin public à côté de la gare. Pour vivre il donnait des leçons de musique ou faisait des portraits. Une fois, il eut l'air malheureux.

- Je viens d'apprendre que le tribunal militaire des résistants m'a condamné à mort pour avoir été déserteur. Je mérite bien cela.

Je ne dis rien. Une tristesse infinie m'accablait.

- Qu'importe ! Votre sœur m'a condamné à une peine plus atroce ! Mais tous les jours je la vois passer par là, devant le Collège. C'est tout ce qu'il me faut. Je ne demande pas mieux.

Enfin les activités de ma sœur furent découvertes par la police qui reçut l'ordre de l'arrêter en même temps que ses camarades de réseau quand l'occasion serait favorable. La veille de la rafle au Collège Royal, ma sœur fut avertie vers minuit par un agent de liaison du réseau. On lui donna l'ordre de se déguiser en nonne et de se rendre très tôt le matin à la Pagode de la Dame céleste. Là, elle se cacha toute une journée dans un lieu sûr pour enfin gagner le maquis à la tombée de la nuit.

La fuite de ma sœur fut gardée secrète par ma famille comme par la police elle-même. Les Français n'aimaient pas qu'on fit trop de bruit sur l'engagement politique des étudiants et des élèves. Ce ne fut que des mois plus tard qu'on connut cet événement grâce à des tracts répandus dans la ville et des émissions radiophoniques à partir du maquis.

Je continuai à voir Kim aussi souvent que par le passé. Il ignorait tout de ce qui s'était produit. Il me posait des questions sur ma sœur comme si elle était toujours en ville. Mais bientôt son intelligence dut travailler car il sentit que quelque chose n'allait pas très bien.

- Pourquoi ne l'ai-je pas vue depuis si longtemps? Elle est malade? Me demanda-t-il un jour, l'air inquiet.

Je ne dis rien. A quoi bon? Mais quelques jours après, il me saisit par le bras de façon brutale et me lança en plein visage :

- Nam, Je ne m'attendais jamais à ce que tu sois si méchant !

- Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

- Yen est partie depuis des mois et tu ne m'as rien dit !

Je fus irrité au plus haut point par ce reproche ridicule, mais j'essayai d'être aussi innocent que possible.

- Je ne peux ni ne dois jamais trahir le secret de ma sœur. Comment le saviez-vous ?

- Un de mes amis français m'en a parlé ce matin même. Il connaissait l'histoire dans tous ses détails.

Je rentrais chez moi épuisé de fatigue et de désespoir. Je tombai malade et dus garder le lit toute une semaine. Une nuit, je me réveillai brusquement, j'eus l'impression qu'une main mystérieuse venait de toucher mes cheveux et qu'une chaude haleine venait d'effleurer mon visage. J'avais dû faire un cauchemar et le matin j'éprouvai un mal de tête terrible. Alors que j'étais sur le point de sortir du lit, mon attention se porta sur un morceau de papier à demi caché sous l'oreiller.

C'était un message que Kim m'avait écrit en français.

« Cher Nam,

Je suis venu te voir la nuit avant de partir pour là-bas. Je suis bien désolé de te voir souffrant. Je souhaite de tout mon cœur que tu te rétablisses très vite. Je pars et je te laisse toute mon amitié fraternelle. Tu sais bien que j'essaie de rejoindre celle que j'aime partout où elle va. Mais que ceci reste un secret entre nous. Adieu, mon cher Nam. N'oublie pas de détruire ce message après lecture. Merci.»

Je me trouvai tout à coup saisi par une grande panique et je me mis à courir comme un fou vers le lieu de nos rendez-vous quotidiens. Il n'était plus là. «Un seul être vous manque et tout est dépeuplé», une voix se fit entendre dans mon for intérieur. Comme la ville était triste et avait l'air sinistre à ce moment-là! Désormais je vécus dans l'attente de l'irréparable. Du côté de ma sœur, de bonnes nouvelles nous étaient rapportées par des amis. Elle était arrivée sans encombres au maquis et elle avait été envoyée presque immédiatement à un stage pour animateurs culturels de l'armée. Elle était considérée partout comme une héroïne qui avait beaucoup contribué au réveil de la conscience politique dans les villes occupées. Quant à Kim, on perdait toutes ses traces depuis qu'il avait quitté Hué pour apparemment regagner le maquis. Il fallut attendre jusqu'à la fin de la Résistance antifrançaise pour que Huy en personne pût me révéler cette période assez opaque.

Huy avait été alors promu au poste de chef de régiment. Il contrôlait toutes les affaires militaires et civiles d'une province. Un soir, des combattants lui amenèrent un homme qu'on avait capturé alors qu'il cherchait à franchir une zone interdite. Il n'avait rien sur lui. Pas de laissez-passer ni de carte d'identité. Il avait dit tout simplement qu'il voulait rechercher une amie qui était partie pour le maquis des mois auparavant. Huy reconnut tout de suite son ancien camarade. Il pria les combattants de le laisser seul avec Kim. Le chef de régiment regarda l'hôte d'un air de reproche:

- Tu sais que l'on t'a condamné à la peine de mort pour désertion ?
- Oui.
- Tu sais aussi qu'un type comme toi ne peut s'amouracher de notre amie Yen qui est une résistante célèbre dans tout le pays?
- Oui.
- C'est ça. Et pourquoi t'es-tu jeté dans la gueule du loup ? Tu n'es pas fou par hasard ?
- Non. Je ne suis pas fou, mais je l'aime. Je fais ce qui doit être. A toi de juger, Huy !
- A moi de juger ! Cria le chef militaire frappé d'une immense déception. Ton crime est

irrévocable. Une seule solution : Fous-moi le camp et vite ! Avant qu'il...

- Non, Je ne reviens jamais à mes cases de départ...
- Je te laisse un quart d'heure pour te décider. Allons, sois raisonnable, une seule fois dans la vie !
- Tu me prends pour un enfant, mais tu as tort, Huy. Je reste ici jusqu'à ce que je l'aurai retrouvée !
- Une dernière parole, écoute-moi bien. Si tu tiens à ta sale vie, fiche le camp tout de suite. Si tu restes, on te fusillera comme un traître, c'est clair?

Kim ne dit rien, mais il ne laissa pas voir non plus qu'il voulait prendre une décision. Rouge de colère, Huy ordonna à ses soldats de mettre Kim en état de détention. A minuit, il fit amener Kim en un lieu désert, lui offrit une cigarette, un verre de rhum et expliqua la situation à ses subordonnés. Il s'agit d'exécuter un déserteur, un déserteur extravagant et fou, il est vrai, mais un déserteur tout de même. Huy se hâta de quitter le lieu. A deux kilomètres du lieu de l'exécution, Huy entendit un coup de feu. Puis ce fut le silence absolu de la jungle. Huy m'avoua qu'il n'était pas sûr que Kim eût été exécuté cette nuit-là. Ses compagnons ne lui dirent rien. Des hypothèses se forment encore aujourd'hui sur le sort tragique de Kim, ce roseau non pensant. D'aucuns pensent qu'on lui a rendu la liberté mais qu'en errant dans la forêt il est tombé une nuit dans une embuscade française et a été tué sur place. D'autres sont d'avis qu'il est mort de maladie, dans une région perdue, à la recherche de son amour.



Trương Quang Đê

Vers la fin des années soixante, je faisais partie du groupe de l'assistance technique nord-vietnamienne en République de B..., un pays africain riverain du Niger. Je travaillais comme expert dans la Banque centrale du pays connue sous le nom de *Banque populaire de B.* J'avais vingt-huit ans, j'étais encore célibataire et je me croyais riche d'avenir. La vie à M., capitale de la République, me plaisait beaucoup. Les gens étaient sympathiques, mes collègues bien cultivés et gentils et mon travail fort intéressant. Bref, j'aimais ce pays.

La république de B., comme le Vietnam mon pays natal, avait été une colonie française. Mais à la différence du Vietnam, elle avait accédé à l'indépendance par voie pacifique : le peuple avait voté « Non » au référendum du général De Gaulle, et les administrateurs français s'en étaient allés le cœur meurtri. Le pays avait cependant connu une longue histoire de lutte contre le pouvoir colonial, et, après l'indépendance, il avait été dirigé par une grande personnalité, le président Mahamane Cissé, ami personnel de plusieurs patriotes vietnamiens qui avaient lutté avec lui à Paris, avant la seconde guerre mondiale, pour le mouvement de libération des colonies. C'était un homme politique modéré, issu d'un grand mouvement syndicaliste ouest-africain. Il était entouré de compagnons d'armes de convictions politiques très différentes, pour ne pas dire diamétralement opposées : des communistes jusqu'au-boutistes de tendance maoïste, des «révisionnistes» symphatisants de la coexistence pacifique moscovite, des islamistes intégristes ou modernistes, des technocrates pro-occidentaux et des nationalistes adeptes de la «négritude ».

Le leader avait à jongler tous les jours avec la politique de la même façon qu'une ménagère pauvre jongle avec un budget familial restreint. Le pays avait adopté un socialisme à l'africaine, non communiste, c'est-à-dire non totalitaire. Il était proche à la fois de Moscou et de Pékin, alors ennemis jurés, et il gardait une distance respectueuse avec la France, les Etats-Unis et le reste du monde capitaliste. Le Vietnam et Cuba étaient cependant pour lui des frères de sang. Le Ministre des Affaires étrangères du pays, plus d'une fois à la tribune des Nations Unies, avait défendu farouchement la cause du Vietnam, de Cuba et des autres pays du tiers-monde, au risque d'être mal vu par les puissances impérialistes.

Si aujourd'hui la réalité quotidienne que nous vivons paraît claire, transparente et logique pour tout le monde, en ce temps-là elle était pleine d'énigmes, d'absurdités et de contradictions. Mes amis africains me posaient quelquefois des questions simples auxquelles je ne savais donner que

des réponses dérisoires. Par exemple, pourquoi l'économie du pays était-elle tombée en chute libre après l'indépendance? Or, d'après la théorie, une fois que le peuple était maître de son destin, on ne devait connaître qu'un épanouissement universel. Pourquoi le salaire des ouvriers était-il plus bas qu'il ne l'avait jamais été sous le régime colonial? Pourquoi les trains roulaient-ils maintenant cahin-caha ou s'immobilisaient-ils quelquefois pour plusieurs semaines alors qu'autrefois ils n'avaient jamais une seconde de retard? Pourquoi, sincèrement, préférait-on vivre à Paris ou à Londres plutôt qu'en Russie qui se proclamait progressiste et humaniste ? Or, on savait par cœur, et on chantonnait volontiers ces belles mélodies venant du pays des soviets: *«Je ne connais aucun autre pays où les gens (tchilavéks) respirent aussi librement que chez nous!»*. Est-ce que les livres rouges pouvaient remplacer les pensées scientifiques et philosophiques? Pourquoi l'impérialisme agonisant se portait-il si bien alors que le socialisme que nous construisions, l'avenir de l'humanité, donc, connaissait tant de revers? Pourquoi les pays qui refusaient la dignité et qui se résignaient à vivre sous la tutelle des anciennes métropoles connaissaient-ils tous un développement socio-économique qualifié de miraculeux? Pourquoi disait-on, à n'en plus finir, que le dollar asservissait le monde et en faisait-on, pourtant, un culte sans vergogne?

Ce fut pendant un stage sur les techniques bancaires que je fis la connaissance d'Aïda Konaré, une jeune fille de père africain et de mère vietnamienne. Aïda était très jolie. Elle avait vingt ans et travaillait dans une succursale de la Banque du Liban à M.. J'avais donné une conférence ce jour-là et, en quittant la salle pour entrer dans la cantine, elle m'avait abordé et pris l'initiative de se présenter d'elle-même à moi en souriant gracieusement. Aïda était sincèrement heureuse d'avoir du sang vietnamien dans les veines. Tout au long d'une semaine, pendant les pauses, elle me posa de nombreuses questions sur le Vietnam et les Vietnamiens, sur la langue, et la culture...Je regrettais beaucoup de n'être qu'un petit expert bancaire avec des connaissances horriblement limitées. Mais j'essayais de faire de mon mieux pour satisfaire la soif de savoir de ma nouvelle amie.

Vers la fin du stage, un soir, le travail du jour terminé, Aïda m'invita à faire une promenade sur sa moto, une petite Honda (ces engins japonais étaient alors très rares en Afrique) vers *Les Cascades*, un ensemble de chutes d'eau du Niger près de M. C'était un endroit magnifique où le Niger était coupé en deux. La partie navigable en amont s'arrêtait là et la partie navigable en aval reprenait un demi-kilomètre plus loin. On était à la saison des crues, l'eau du haut, à partir d'un barrage naturel de rochers multiformes, se déversait abondamment et violemment en bas, créant des tourbillons vertigineux, source d'une rumeur indéfinissable. Le fleuve était sur le point de déborder : au loin, de petites pistes qui le longeaient étaient déjà à demi submergées et on voyait des enfants barboter dans l'eau avec enthousiasme.

Aïda et moi nous installâmes sur un rocher assez plat pour contempler une mini-centrale hydro-électrique toute illuminée au coucher du soleil. Elle me parla de son enfance, de sa jeunesse, de sa famille et surtout de ses souvenirs du Vietnam. Elle était née à Nam Dinh vingt ans auparavant en pleine guerre d'Indochine. Son père, le capitaine Konaré avait servi dans le

corps expéditionnaire français, chargé d'administrer un district pacifié le jour mais retombant aux mains des guerrilleros la nuit. Sa mère était la fille d'un instituteur qui avait pris le maquis tandis que sa femme et ses enfants avaient toujours vécu en zone occupée. Elle avait tenu une boutique que fréquentaient les officiers et les soldats euro-africains de la garnison. C'est ainsi que le capitaine s'éprit d'elle et la prit pour épouse. Deux ans avant Dien Bien Phu, M. Konaré, alors promu au grade de commandant, avait brusquement quitté Nam Dinh pour une région du Sud, près de Saigon. Quelques mois plus tard, il avait pris le bateau avec sa femme et sa fille Aïda pour aller servir en Algérie dans une garnison près d'Oran. Aïda avait 5 ans en quittant le Vietnam, aussi n'avait-elle que de vagues souvenirs souvent confus des lieux et des gens. En Algérie, elle passa des jours paisibles et heureux à Oran, ville animée et joyeuse. Mais tout à coup l'insurrection éclata. Le commandant Konaré disparut. Aïda et sa mère connurent une période difficile, mais elles tinrent bon. La guerre terminée, contre toute attente, le commandant Konaré revint sous un uniforme d'officier du FLN. Il s'était rallié dès la première heure à la cause algérienne qu'il considérait comme la sienne propre, comme une cause africaine. A l'indépendance de son pays natal, la République de B., le gouvernement algérien lui permit d'être rapatrié. Dès lors, grâce à sa participation à la résistance algérienne et à ses expériences indochinoises, il fut jugé digne de plusieurs fonctions-clés dans la jeune République: d'abord chef d'Etat-major de l'armée, puis Ministre de l'Intérieur, ensuite Ministre du Plan et des transformations sociales. Enfin, il devint Ministre de l'Information et de la Défense politique. Qu'il fût en tenue militaire ou civile, il disposait à tout moment d'une compagnie républicaine de gardes armés, à l'image des hommes de main du cardinal Richelieu qui faisaient contrepoids aux mousquetaires du roi de France.

Aïda en était là de son histoire quand une voiture s'arrêta près de nous et un homme en sortit criant très fort dans notre direction :

- Hé ! les amoureux! Rentrez vite si vous ne voulez pas passer la nuit en plein air!
- Merci Monsieur, mais pourquoi? Questionnai-je en criant de toutes mes forces.
- Le fleuve a débordé. Le trafic sera impossible dans un quart d'heure. Dépêchez-vous donc!

Aïda et moi, fûmes pris de panique pour de bon, mais pour une minute seulement. Nous courûmes à toute vitesse vers notre moto et je pris la position du pilote tandis qu'elle montait derrière-moi en m'entourant de ses bras potelés. Le calme revint tout de suite avec cette plaisanterie qu'Aïda fit fort à propos :

- Dépêchez-vous, les amoureux! Hé! Jeune homme! Conduis ta bien-aimée chez elle, saine et sauve!

A mon tour, je criai très fort:

- Hé, jeune femme! Sois fidèle toute ta vie à ton homme, qui sera fidèle à son tour à Allah le tout puissant!

Nous avons ri tous les deux aussi heureux que des gamins sans souci mais bientôt nous arrivâmes à une portion de route submergée par la crue. L'eau était montée à une telle hauteur que nous dûmes descendre de moto et marcher à tâtons sur la route. Aïda tomba deux ou trois fois et elle était toute mouillée. Moi-même, avec la moto devenue encombrante, je dus faire des efforts pour garder l'équilibre et garder l'œil sur Aïda, de peur qu'elle ne fit de nouveau un faux pas. Une heure passa, le danger sembla s'éloigner et nous atteignîmes le parc de la ville. Nous étions mouillés tous les deux mais comme il faisait chaud, cela nous faisait du bien. Aïda me proposa un petit repos au bord de la route sur des bancs publics à l'ombre des arbres.

Elle me dit tout à coup en me regardant droit dans les yeux :

- Je t'aime...Est-ce que tu m'aimes ?
- Oui, dis-je faiblement.
- Tu voudrais bien m'épouser et me ramener vivre dans ton pays ?
- Ce serait infiniment bien pour nous deux de vivre ensemble, ici ou là-bas. Mais c'est impossible.
- Pourquoi? dit-elle d'une voix angoissée.

J'adoptai un ton professoral à l'égard d'une élève peu initiée à la vie politique des nations:

- Si je reste ici avec toi après ma mission, je serai considéré par mes compatriotes comme un déserteur ou ce qui est plus grave, comme un traître. Et tu ne veux pas que je commette cette indignité, pas vrai? Mon pays est en guerre. On ne permet à personne de le fuir quel qu'en soit le motif. Nous devons comprendre ce sentiment même si notre amour est très fort.

Elle essaya d'avancer une issue :

- Et si j'allais là-bas pour vivre avec toi?
- Ce ne serait pas possible non plus, ma chérie. Mon pays est actuellement un pays fermé. Tu y serais très mal à l'aise comme tous les étrangers qui y vivent...Personne ne voudrait de toi
- Mais je ferais tout ce qu'un Vietnamien a à faire. Je cultiverais la terre. Je tirerais sur les avions ennemis!
- Je crois bien que tu es courageuse et capable de devenir une vraie Vietnamiennne. Seulement, pour pouvoir aller là-bas, il te faudra l'autorisation de ton gouvernement et le visa de mon pays.
- Papa me les procurera. Rien ne lui sera impossible. Ce ne sont pas du tout des obstacles à craindre, dit-elle avec un espoir renaissant.
- Je te dis toujours que c'est impossible.
- Tu ne m'aimes pas!
- Sois raisonnable. Il faut rentrer et n'en parlons plus !

Elle se tut mais ses yeux étaient pleins de larmes. Comme nous passions près de chez elle, elle

fut frappée soudain par une idée :

-Viens chez moi te changer avant de rentrer chez toi. Je te donnerai un vêtement propre de mon papa.

-Et si tes parents étaient là ?

- Ils seraient certainement ravis de faire ta connaissance. Crois-moi, ce sont des gens très gentils.

A 8 heures du soir, j'entrai donc avec appréhension dans la villa d'aspect imposant de M. Konaré. En quelques mots Aïda me présenta à ses parents, leur expliquant ce qui nous était arrivé sur la route. Tout le monde en rit de bon cœur .

Le dîner fut agréable. La mère d'Aïda me prit tout de suite pour confident. Son cas était plutôt rare dans l'histoire humaine. Au Vietnam, elle avait été placée par les résistants auprès du capitaine Konaré comme agent secret. Sa tâche avait été de le persuader de passer dans le camp des maquisards. Elle avait été prise de court par la mutation trop inattendue du capitaine vers le Sud puis vers l'étranger. Elle n'avait pas eu le temps ni l'occasion d'en informer ses supérieurs et elle avait aimé sincèrement son mari africain si brave et si gentil.

En Algérie, c'était elle qui lui avait soufflé l'idée de se rallier au FLN. En agissant ainsi, elle avait pensé à sa mission non terminée au Vietnam et qui s'achèverait dans cette autre colonie française avec le même idéal et la même signification.

Dès qu'ils s'étaient installés à M., en République de B., la mère d'Aïda avait déployé toute son intelligence pour rendre son homme inattaquable dans une période où les « putsch » militaires étaient assez fréquents en Afrique. Elle avait suggéré à son mari l'idée de la compagnie républicaine de gardes armés. Elle lui interdisait formellement de passer la nuit hors du siège du Ministère équipé pour se transformer en véritable forteresse imprenable. Comme il ne pouvait pas dormir chez lui, chaque semaine, elle venait au ministère avec lui pour trois nuits. Cette tactique avait permis au commandant Konaré d'éviter deux ou trois tentatives de putsch de la part des jeunes officiers de l'armée. Le commandant, chaque fois, de l'intérieur de sa forteresse, entouré de sa compagnie d'hommes armés, avait lancé un ultimatum à l'adresse de ces officiers qui avaient dû déposer leurs armes. Le fait que le Président Mahamane Cissé fût resté longtemps et solidement à sa place montrait que le commandant jouait bien le rôle dissuasif vis-à-vis des jeunes officiers ambitieux à tête chaude.

Mme Konaré avait pensé aussi à sa propre sécurité, une sécurité propre à une femme dans ce monde musulman où un homme peut légalement vivre avec quatre épouses. Un jour, le commandant, un peu gris, avait laissé entrevoir à sa femme que l'idée de prendre une deuxième épouse lui trottait un peu par la tête. Mme Konaré n'avait rien dit tout de suite. Cette nuit-là, quand le commandant avait ouvert la porte de la chambre conjugale pour rejoindre sa femme, il l'avait trouvée devant lui, un revolver à la main:

- Halte là! Traître! Veux-tu toujours prendre une deuxième femme? Dis-le voir immédiatement!

Le mari avait tremblé comme un agneau en face d'une louve affamée.

- Mais, chérie, je...

- Dis-le tout de suite ou je tire! Tu me connais, non?

- Non, non...jamais..., je te jure!

- Alors jure-le devant Allah!

Depuis, le mari n'avait plus osé aborder un sujet aussi mortel. Après avoir assuré la puissance et la fidélité côté mari, Mme Konaré avait pensé à la prospérité de la famille. De tous les anciens officiers de l'armée coloniale, le commandant était presque le seul à avoir une fortune considérable: une villa, des terres, des comptes en banque, une pâtisserie, un club de loisirs et de ski nautique, des voitures, des gardes, et tout cela avec une conviction de gauche, pour ne pas dire socialiste, et un passé de maquisard algérien ! Mme Konaré avait donc envoyé Aïda pour deux ans aux Etats-Unis puis en Suisse pour une formation à la gestion des affaires. Elle avait maintenant un poste bien rémunéré et envié de toutes ses amies à M.

La conversation avec le commandant, après le dîner, fut des plus sympathiques. Il avoua n'avoir jamais fait d'études supérieures avant son service militaire. C'est pourquoi il voulait à tout prix rattraper le temps perdu en lisant tous les jours divers documents scientifiques et littéraires pouvant constituer un minimum de culture.

- Mais je lis aussi avec passion, s'empressa-t-il d'ajouter, les Mémoires des généraux français, vietnamiens et algériens.

J'étais sincèrement étonné de trouver en lui un homme cultivé, spirituel et plein d'humour. Il laissa voir dans la conversation qu'il connaissait à fond les affaires du pays, même le nom des professeurs de faculté et celui des coopérants étrangers.

- La crue du Niger est catastrophique pour de nombreuses zones agricoles et industrielles dans son bassin. Mais à quelque chose malheur est bon, dit-il avec humour. Grâce à elle, en effet, le fleuve devient navigable sur des **milliers** de kilomètres et le Président Cissé en profite pour entreprendre en ce moment une tournée d'inspection en bateau et non en avion ou en voiture comme d'habitude. Tous les Ministres sont avec lui.

- Sauf toi, a dit Mme Konaré d'une voix ambiguë et avec un sourire énigmatique.

- Non, ma chère, je ne suis pas le seul à ne pas accompagner le Président dans sa tournée. Abdoulaye Diara est en congé dans son village à soixante kilomètres d'ici.

- Le ministre des Affaires étrangères ? Lui demandai-je.

- Oui, c'est bien lui, répondit le commandant. Ses parents vivent toujours à la campagne. Lui est un bon fils. Il passe tous ses week-ends auprès de ses vieux sauf en cas d'affaires urgentes.

Le téléphone sonna de façon impérative. Il était dix heures à ma montre. M. Konaré se leva, se dirigea vers son cabinet de travail et y resta une bonne dizaine de minutes. Puis il appela sa femme. Les deux époux s'enfermèrent dans le cabinet et discutèrent à voix basse. Immobile à sa place, Aïda me regarda de ses yeux tendres comme si elle voulait me charmer de sa féminité et de sa forte volonté de me vaincre dans un amour profond et grandissant. Une jeep freina bruyamment devant la porte. Un homme en uniforme, apparemment le capitaine de la garde du commandant Konaré en descendit et juste à ce moment, les Konaré apparurent sur le seuil du cabinet.

- Capitaine, nous sommes prêts, on y va? dit le commandant.
- A vos ordres, mon commandant ! répondit le capitaine d'une voix respectueuse.
- Mon ami, continua M. Konaré en s'adressant à moi. Une affaire d'urgence nous appelle, Mme Konaré et moi, à nous rendre tout de suite au Ministère. La ville n'est pas maintenant très sûre. Nous devons y aller avec cette voiture de la garde. Il faut donc que vous restiez ici jusqu'à demain matin. Je vous téléphonerai immédiatement quand j'aurai regagné le Ministère. D'accord?

Je fus très embarrassé pour trouver une réponse. Je saisis une lueur de triomphe dans les yeux d'Aïda. Mais elle s'était déjà détournée pour chuchoter quelque chose à l'oreille de sa mère. Celle-ci ne dissimula pas un sourire de complice.

- Vous êtes mon prisonnier pour une nuit, camarade! dit le commandant avec un sourire. Aïda vous surveillera. D'accord comme ça, ma fille?
- Bien, monsieur, je me déclare volontiers votre prisonnier. Avec cette aimable surveillante...

Je ne pus terminer ma phrase en pensant soudain à cette situation qui pourrait constituer un tournant dans notre vie. Après le départ de M. et Mme Konaré, Aïda et moi fûmes coincés dans un scénario contradictoire. D'une part nous nous réjouissions d'être laissés libres pour nous rendre maître et maîtresse de nos sentiments, peut-être pour une seule rencontre et une seule nuit quelles que fussent les conséquences. De l'autre nous étions tout d'un coup envahis par l'inquiétude. Nous avions la vague impression que quelque chose nous concernant allait arriver pour trancher net toute ambiguïté. Nous restâmes sans rien dire pendant un bon quart d'heure, côte à côte, dans la salle de séjour, chacun essayant de deviner ce que pensait l'autre.

- Qu'est-ce qu'on fait maintenant? demanda Aïda timidement.
- On attend le coup de fil de ton papa.
- Comme ça?
- Oui, mais je crois qu'il est nécessaire de bien fermer la porte, non?

Je me levai et elle aussi. Nous nous dirigeâmes vers la porte d'entrée d'aspect solide qui, une fois bien fermée, nous séparerait du reste du monde. Je voulus retourner au salon mais Aïda me retint fortement par la main.

- Restons ici, chéri. Embrasse-moi! Dit-elle dans un souffle. Chéri, tu m'entends?

Que devais-je faire alors en pareille circonstance, sinon la serrer à perdre haleine dans mes bras pendant une éternité avec chaleur, désir, angoisse et amour? Nos lèvres se joignirent, nos corps se confondirent, nos respirations se mêlèrent.

- Chéri, gémit-elle, comme je suis heureuse!

- Tais-toi, dis-je en la serrant de toutes mes forces, on nous entend.

- Personne n'est là pour nous entendre...Tu peux faire de moi ce que tu veux, hein! Je suis ta femme, tu es mon mari, pas vrai?

- Oui, chérie, répondis-je faiblement.

On frappa sourdement à la porte. Nous sursautâmes et nous séparâmes à contrecœur . Une voix se fit entendre :

- Mademoiselle Konaré, s'il vous plaît?

Aïda attendit deux secondes avant de répondre :

- Oui, qu'est-ce que vous voulez?

- J'ai un message pour vous, mademoiselle. Ouvrez-moi la porte.

Aïda sembla avoir hérité de sa mère un puits de sagesse. Elle voulut d'abord s'assurer de la véracité des choses avant d'agir et lança une série de questions comme si elle avait mitraillé une cible. Votre nom? Vous êtes quoi au Ministère? Où se trouve le Ministère? Qui est le capitaine de la garde? Le commandant, quel âge est-ce qu'il a? Pourquoi ne m'a-t-il pas téléphoné?

- Pourquoi ne vous a-t-il pas téléphoné? Ouais, mademoiselle, toutes les lignes sont coupées depuis plus d'une heure! Vous ne le saviez pas?

D'un pas rapide, Aïda se dirigea vers le cabinet de travail de son père et décrocha le téléphone. Je compris par ses gestes que l'homme du dehors avait dit la vérité.

J'éprouvai pour la première fois un frisson dans le dos. Mais le calme de mon amie si chère me rassura.

- Bien, entrez et excusez-nous.

Un homme vêtu en civil entra. Il remit tout de suite à Aïda le message de son père.

- Vous saviez que monsieur était ici? demanda-t-elle à l'homme.

- Ouj, votre mère me l'avait dit.

Elle se tourna vers moi et me tendit la lettre:

- Lis ça, chéri. Eh bien, tu n'as pas besoin de lire...car c'est simple: l'armée a occupé le palais présidentiel pendant que le Président était en tournée hors de M....Cette occupation est intervenue après une grave querelle avec la milice, force fidèle au Président. Pour le

moment, on lance un appel au Président pour qu'il revienne dissoudre la milice. Sinon...mon papa, s'est rallié à l'armée...C'est pour la première fois qu'il n'est pas du côté du Président. Dommage, mais...Enfin, il nous demande de ne pas bouger d'ici jusqu'à nouvel ordre!

Cette nuit-là nous n'avons pas dormi. Nous sommes restés dans la salle de séjour pour bavarder. Le garde envoyé par M. ou plutôt par Mme Konaré est resté avec nous. Il avait reçu l'ordre de nous protéger contre toute agression éventuelle. Mais il a ronflé fortement après une veille d'une heure en nous laissant libres de nos sentiments débordants. Maintes fois j'ai été tenté par l'appel du sexe en contact avec son corps chaleureux et d'une souplesse infinie, surtout avec ses murmures enchanteurs à mes oreilles: «Prends-moi, chéri ! Prends-moi, mon cher époux!...». Heureusement, j'ai pensé sans cesse à sa virginité, à sa dignité, à son avenir. J'avais l'impression d'être obligé de la quitter pour toujours le lendemain. Si je la prenais avant de partir, qu'est-ce qui lui arriverait? En tout cas je ne voulais pas lui apporter du malheur. Je l'aimais d'un amour si grand que toute tentative de désir charnel s'effaçait. Toute une nuit entière je l'ai couverte de baisers passionnés, de caresses et de paroles amoureuses. Et elle a dormi tranquillement dans mes bras jusqu'à l'aube.

Vers dix heures du matin, Mme Konaré est revenue dans une jeep conduite par un officier de l'armée et escortée par trois autres officiers. Aïda et moi, nous venions de terminer notre petit déjeuner que nous avons préparé ensemble. Dès le matin, la radio s'était tue. Nous étions comme coupés du monde des vivants. Montés sur la terrasse de la villa, nous avons vu de loin des blindés qui bloquaient tous les accès au centre-ville. Il n'y avait pas âme qui vive dans les rues. Mme Konaré nous fit le point de la situation :

- Maintenant l'armée attend le retour du Président. Elle va négocier avec lui pour donner une solution à la crise...Le commandant est très occupé, il ne peut pas rentrer aujourd'hui. Il souhaite que notre ami reste avec nous jusqu'à ce que la situation redevienne normale. On me dit qu'à midi, on donnera à la radio le premier communiqué de l'armée. Un officier se renseignera auprès d'elle sur ma personne et se tourna vers moi :
- Je pense qu'il serait prudent que vous restiez ici ou que vous vous rendiez immédiatement à votre ambassade. Rentrer chez vous dans cette situation c'est prendre un risque... Il y a, je crois, des extrémistes qui n'aiment pas les communistes ...je veux dire les Chinois, les Russes, les Cubains... Et ils peuvent profiter de ces moments ambigus pour vous faire du mal.

Je quittai donc Mme Konaré et Aïda après les avoir embrassées fraternellement et sur l'invitation des officiers, je montai à bord de la jeep militaire pour me rendre à l'Ambassade du Vietnam qui se trouvait au centre-ville. Nous passâmes par des rues désertes. Les gens, de leurs fenêtres entrouvertes, nous regardaient passer avec étonnement: un Chinois (ici, tous les Asiatiques étaient des Chinois!) avec des officiers de l'armée? Donc, un coup des Chinois? Mais nous avons dû nous arrêter à chaque poste de contrôle pour présenter aux sentinelles notre sauf-conduit. Celles-ci, sachant que j'étais Vietnamien, n'ont pas caché leur enthousiasme.

- Bien, très bien, les Vietnamiens sont avec l'armée! Vive la révolution!

Nous avons constaté que cet enthousiasme était universel, de telle sorte que mes compagnons, n'ayant plus besoin de me ramener à l'Ambassade, me déposèrent juste chez moi après avoir fait un long trajet en ville.

Pendant une semaine, l'armée négocia avec le Président le sort de la République, et, pendant ce temps, la ville resta déserte avec le couvre-feu à partir de dix-huit heures. La radio ne donnait que de la musique et un communiqué toutes les trois heures sur l'état d'avancement de la négociation. Les étrangers étaient invisibles, comme s'ils avaient tous disparu en une seule nuit. Les frontières comme les ports et les aéroports étaient fermés. Moi, je fis comme si j'étais le seul étranger à M à circuler librement... J' allais au marché tous les jours. Je suis même allé à mon bureau qui était en principe fermé jusqu'à nouvel ordre. J'avais ma clé et je pris ma place comme si rien ne s'était passé.

Enfin, j'appris par un communiqué à la radio que le Président avait abandonné le pouvoir en faveur de l'armée. Il avait dit pour terminer les négociations interminables : « Messieurs les officiers de l'armée, prenez le pouvoir, je vous le cède volontiers. Gouvernez bien le pays, bonne chance! Je me mets à votre disposition, faites de moi ce que vous entendez! ». La rumeur courut que le Président avait été placé en résidence surveillée, que les ministres de son gouvernement avaient quitté leur fonction exprimant ainsi leur mécontentement vis-à-vis du coup de force, à l'exception bien sûr du commandant qui, rallié dès la première heure aux militaires, assurait toujours le Ministère de l'Information et de la Défense politique. Ce qui était nouveau, c'est qu'il avait été nommé cette fois Ministre d'Etat, le seul de ce grade du gouvernement militaire. L'ancien Ministre des affaires étrangères, quant à lui, avait donné l'exemple du romantisme révolutionnaire: dès qu'il avait eu vent du coup de force des militaires, il avait rassemblé un grand nombre de jeunes de son village où il était en congé annuel auprès de ses parents agriculteurs et, armés de bâtons, de pioches et de moyens de fortune, le groupe s'était mis en route, dirigé par le Ministre, pour la reconquête du pouvoir. Après deux jours d'« une longue marche » épuisante mais enthousiaste, le groupe s'était trouvé tout à coup face à des blindés et des mitrailleuses. Les hommes du Ministre crièrent « à l'assaut ! » et se lancèrent de façon foudroyante sur les blindés et furent faits prisonniers par les militaires après une demi-heure de combat, et le Ministre avec. L'issue du conflit fut bien pacifique. On demanda au commandant de venir discuter avec l'ancien Ministre des Affaires étrangères, chef de file des rebelles et de le convaincre de renoncer à toute résistance. Les gens qui avaient suivi le Ministre dans l'aventure furent enfin relâchés. Quant au Ministre lui-même, il voulut aller vivre avec le Président dans sa résidence surveillée. Le pays était désormais gouverné par des militaires avec un colonel au poste de Président et un capitaine au poste de Premier ministre. Le Parti syndicaliste unique de l'ancien Président était dissous, l'Assemblée Nationale aussi.

A la fin de la semaine du coup de force, on me convoqua à l'Ambassade du Vietnam pour une affaire d'urgence. L'ambassadeur n'était pas là. Il était rentré au pays deux jours avant

l'événement. Je fus reçu aimablement par le chargé d'affaires, un jeune homme très sympathique et ouvert. Il ne cacha pas son plaisir d'avoir des choses intéressantes à me communiquer. D'abord, ces derniers jours, il avait été dérangé par de nombreux coups de fil de la part de toutes les ambassades accréditées à M. Partout on croyait que le Vietnam était impliqué dans ce coup. La preuve? Il y avait un Vietnamien toujours auprès des officiers..., un Vietnamien qui circulait librement comme chez lui, tandis que les autres étrangers, Français, Américains, Russes, Chinois... étaient invisibles! Les ambassades voulaient connaître les intentions et les couleurs politiques de la nouvelle équipe au pouvoir. Le chargé d'affaires avait beau faire l'ignorant, personne ne le croyait! Voilà! Grâce à moi, le pays était à craindre! C'était énorme! On ne sut jamais qu'en ce temps-là j'étais seulement torturé par un amour inassouvi, un amour qui me laissait un vide énorme après le premier baiser. J'évitais de revoir Aida. Je me promenais dans les rues comme un insensé. Une fois, resté muet dans mon appartement, Aida était venue me chercher et avait frappé longuement à ma porte.

- Bien, reprit le chargé d'affaires, maintenant je vais vous dire une chose sérieuse qui m'ennuie beaucoup, croyez-moi, mon ami. J'ai reçu l'ordre de vous rapatrier par le premier vol rétabli. Pourquoi? Sûrement pas du tout à cause de vos activités douteuses ici. La raison de votre départ imminent est simple : notre pays ne considère plus la République de B. gouvernée par ces militaires qui ont renversé le Président Cissé, un grand ami de notre pays, comme un pays ami. C'est désormais un pays à tendance de droite pro-capitaliste et pro-occidentale. Vous n'avez plus rien à faire ici. Donc, décampez le plus tôt possible!
- Vous ne plaisantez pas, pour sûr ? Ai-je demandé avec inquiétude.
- Pas le moins du monde.
- Je ne crois pas partager votre point de vue sur l'événement, mais notre ami le Président Cissé a été renversé sans que les gens actuellement au pouvoir soient moins bien que lui vis-à-vis du Vietnam!
- Vous êtes toujours intelligent, mon cher ami. Je ne suis pas aussi intelligent que vous mais j'ai la même conviction. Seulement, que faire? Notre ambassadeur, par exemple, est un camarade excellent et pourtant c'est un homme de principe. Il n'accepte ni la polyphonie ni la diversité en politique...Pour lui, ou bien c'est Cissé ou bien ce sont les réactionnaires. Il n'existe pas d'intermédiaire. Il a jugé les faits comme ça et notre gouvernement doit le croire.
- Vous avez discuté avec l'ambassadeur là-dessus?
- Par voie diplomatique urgente.
- Bien, mieux vaut donc nous soumettre à l'évidence, comme toujours!

Le chargé d'affaires et moi éclatâmes de rire, ce qui étonna les employés de l'ambassade penchés laborieusement sur leurs machines à écrire ou sur leurs documents.

Tout de suite après l'entretien avec le chargé d'affaires, je me rendis à mon bureau et on me dit que le nouveau Gouverneur de la banque m'attendait.

- Bonjour camarade ! dit le nouveau patron en me voyant entrer. Tu sais que...(En Afrique, on se tutoyait partout et dans tous les milieux) Tu sais que la première chose que je puisse faire après ma nomination c'est de te voir pour te dire bonjour ! Tu connais les sentiments des gens d'ici, qu'ils soient pour l'ancien régime ou pour le nouveau. Alors, rassure-toi, je te promets une coopération plus efficace qu'avant.

Qu'est-ce que j'avais à lui dire? J'étais tout interdit, comme frappé de paralysie. Son pays n'était plus un pays ami. Les gens avaient changé de couleur politique! Comme la théorie est détestable! Et Aida ? Peut-être avait-elle cessé de m'aimer et de me désirer après un coup de force qui n'avait rien à voir avec son cœur ?

- Camarade gouverneur, je te remercie beaucoup de tes sentiments...

- Ah, tu parles comme un grand diplomate! Bien, ce soir je t'invite à dîner avec mon épouse et mes enfants au restaurant «Le Village». Tu connais le lieu ?

A l'aérogare, je téléphonai à Aida pour lui dire adieu. Elle pleura sourdement à l'autre bout du fil. J'imaginai la profondeur de sa douleur. Elle sera guérie dans combien de temps? Jamais peut-être. Je téléphonai aussi au nouveau gouverneur, lui disant que j'avais reçu l'ordre de me rapatrier pour la reconstruction du pays et que je n'avais pas osé le lui dire ce jour-là à cause de sa confiance...

- Pour la reconstruction de ton pays? Notre pays ce n'est donc pas le tien? Où est donc ton internationalisme prolétarien? C'est ce que je me demande! Bien alors pars sans rancune, camarade! Bonne chance !

J'entendis un gros soupir dans l'appareil téléphonique et en même temps, le haut-parleur nous invita à monter dans l'autobus qui nous conduisit à notre avion. C'est un IL18 de fabrication soviétique qui me ramena à Paris puis à Moscou. J'allais donc revoir mon pays en quittant un autre pays aussi cher et un être plus cher à mon cœur que moi-même.

L'éternel retour ou Au carrefour đỒng vỒng



Trương Quang Đệ

Dan était un homme tranquille fuyant tout ce qui était éclatant, bruyant et sophistiqué, travaillant comme un esclave et estimé de tout le monde. Il menait apparemment une vie sans histoires.

Plus d'un an après la réunification du pays, il quitta soudain Hanoï, sa femme et ses enfants pour partir dans le Sud, ou plus précisément, pour retourner dans son pays natal quitté plus de vingt ans auparavant, suite aux Accords de Genève sur l'Indochine. On n'eut plus de nouvelles de lui pendant un mois, puis pendant un an entier. Sa femme qu'on rencontrait au bureau où elle travaillait, dans la rue ou au marché, paraissait toujours calme et souriante, mais on voyait bien qu'elle essayait de cacher une tristesse infinie.

Dan revint un jour, très amaigri mais toujours affable. Ses enfants poussèrent des cris de joie, comme s'ils redécouvraient le Christ ressuscité. Sa femme, quant à elle, ne dit rien en dépit du fait qu'elle dut, sans doute, contenir un océan de larmes de bonheur et d'amertume mêlées. Quelques jours après son retour, Dan fit à ses amis les plus proches, le récit étonnant d'une ample et foisonnante période de sa vie. Le lecteur découvrira dans la relation que nous tentons d'en faire ici, le plus fidèlement possible, que sa personnalité profonde était assez éloignée de l'idée quiète et placide qu'on s'en faisait.

Un jour d'automne de 196..., dit notre ami Dan, je pris le train rapide pour Phú Thọ et arrivai dans cette petite ville vers sept heures du soir. Il faisait un temps superbe. Mon ami Thảo m'avait dit dans une lettre qu'il m'accueillerait à la descente du train, mais en sortant de la gare, ce fut une jeune fille qui me salua de la main et me fit signe de la rejoindre. Je devinai que c'était Hiền, l'amie de Thảo. Elle était là maintenant devant moi, cette Hiền dont Thảo m'avait tant parlé dans ses lettres. Elle travaillait dans un laboratoire relevant d'un centre technique de la région, où Thảo était lui-même ingénieur-électronicien.

Mais je pense qu'il est nécessaire de vous parler un peu de mon ami Thảo. Tout au long de notre vie estudiantine, Thảo et moi avons été des amis inséparables. Nous étions tous deux des jeunes «sans famille», la mienne étant restée dans le Sud tandis que la sienne, Thảo l'avait abandonnée après un événement qui avait failli lui faire perdre la tête. Nous avons terminé à peine notre première année universitaire que Thảo apprit un jour qu'on l'avait marié en son absence à une jeune fille du village. La jeune épouse vivait déjà chez les parents de Thảo depuis deux bonnes semaines. La nouvelle le secoua à tel point qu'il en tomba malade pendant plusieurs jours. Puis

il décida de rompre avec sa famille. Aucune lettre, aucun message oral. Rien absolument rien.

Un an se passa ainsi. Un an pendant lequel la réforme agraire sévit dans toute la région qui vécut comme en état de siège : personne n'était autorisé à y entrer ou à en sortir. Cette terreur prit fin, du moins pour une bonne partie du peuple, et Thảo apprit que son père, considéré pendant la réforme agraire comme un propriétaire foncier, s'était pendu pour échapper au lynchage du peuple. Quant à sa mère, elle devint aveugle. Sa femme qu'il n'avait jamais vue, demeura fidèle à sa belle famille pendant toute cette tragique période. Ni la pression des cadres politiques et des paysans opportunistes, ni le désespoir de ses propres parents ne parvinrent à l'arracher à cette belle-famille condamnée.

Etrange histoire! Comme Thảo ne voulait toujours pas prendre cette jeune personne pour épouse légitime, sa mère entra dans une colère bleue et lui demanda très exactement (qu'on me pardonne le langage vert qui va suivre) de « foutre le camp » pour ne plus revenir. Ce fut donc sa deuxième rupture avec sa famille et, dans son for intérieur, il se sentit coupable envers cette inconnue au cœur si noble, qui le remplaçait désormais auprès de sa mère malade et malheureuse. Pour lui, vivre avec une femme qu'il ne connaissait pas du tout était une sujétion inadmissible.

- Thảo n'est pas là ? demandai-je à Hiên qui interpellait déjà un conducteur de cyclo-pousse en train de somnoler au coin de la rue.

- Non. Il m'envoie te prendre ici. Il prépare ton accueil à la maison. Bien...On monte?

Je m'installai gauchement dans la cabine étroite du pousse, en contact très serré avec Hiên qui, apparemment, s'amusait fort de cette position d'inconfort.

Le pousse commença à rouler très lentement en raison de nos deux poids réunis. Pour occuper un peu mes pensées, je me mis à calculer la vitesse de cet affreux machin, vestige de l'époque coloniale, et à évaluer le temps qu'on mettrait pour arriver à destination. Mais le corps chaleureux de Hiên contre le mien fit venir à mon esprit des idées qui ne devaient rien aux mathématiques. Je dis d'un ton amical à la jeune fille:

Tu fais comme si tu me connaissais déjà depuis des années, ma chère Hiên.

La réponse fut immédiate :

- Mais je te connais depuis des années ! Thảo ne t'a rien dit ? Chaque fois qu'il a reçu une de tes lettres, il me l'a montrée et nous avons commenté ensemble ce que tu écrivais. Ce qui m'a beaucoup intriguée, c'est que lui et moi avons eu l'impression que c'était à moi que s'adressaient tes lettres, et non pas à lui, qui n'était que le destinataire apparent.

- Et pourtant, je ne te connaissais pas du tout, je te le jure sur Dieu! Dis-je avec une innocence des plus évidentes.

- Je crois en Dieu, moi aussi. C'est par la main de Dieu, peut-être, que tu m'écrivais. C'était dans ton subconscient, une sorte d'acte manqué.

- Tu parles comme si tu étais un prof de philo et non comme quelqu'un qui travaille dans un laboratoire.

- J'aimais tes lettres...Mais à l'heure actuelle, elles n'ont plus de place dans ma vie. Je les ai quittées le cœur meurt.
- Hé, arrêtez! dit-elle au conducteur du pousse, on arrive!
- On arrive? demandai-je, étonné car on s'était arrêté à la porte d'entrée d'un jardin public.
- Presque. On entre ici boire quelque chose puis on repartira à pied, la maison est juste derrière.

Nous étions les seuls consommateurs du petit café charmant niché dans le jardin. L'ambiance était tranquille. Hiên me regarda d'un air passionné et déclara simplement:

- Je t'aime.
- Je ne comprends pas. Tu plaisantes ?
- Je suis sérieuse, Dan. Thảo sait que j'ai de la sympathie pour lui mais la vérité est que c'est toi que j'aime. Et cela depuis longtemps, à travers tes lettres. Comment pourrais-je l'aimer alors qu'il a toujours sa femme sur la conscience?
- Ce n'est pas sa femme. Ce n'est que la femme qu'on lui a imposée sans son consentement.
- Et alors, quelle différence? A bien réfléchir, il pourrait se débarrasser d'elle de façon tout aussi simple.
- Je ne sais pas. Peut-être as-tu raison là-dessus, dis-je sans conviction.
- Tu vois? Tu sais bien que j'ai raison. J'ai raison de ne pas l'aimer, même s'il se montre très malheureux.
- Il faut que tu le lui dises et le plus tôt sera le mieux.
- J'attends depuis longtemps déjà le moment de le lui dire...Je vais le lui dire aujourd'hui même après que...
- Après quoi?
- Après que tu m'auras dit que tu m'aimes, dit Hiên dans un souffle.
- Et si je ne dis rien?
- Alors rien ne se passera entre nous, ni entre lui et moi...Mais je pense que tu te trompes. Tu es loyal envers ton ami, c'est bien. Que fais-tu de sa femme ?
- Ce n'est pas sa femme.
- Tu es austère et têtu comme un mathématicien! Ta logique ne marche pas. Il y a ici quelque chose de plus profond que la logique, crois-moi.
- Il n'y a pas qu'un problème de loyauté envers Thảo. En ce qui me concerne je suis quelqu'un d'engagé...Tu le sais.

Je regardai la jeune fille dans les yeux et je vis qu'elle éprouvait un choc. Elle pâlit mais reprit aussitôt son aplomb.

- Raconte-moi tout ça, s'il te plaît.
- Mais c'est une trop longue histoire, dis-je, l'air embarrassé. Hiên sourit dans un espoir renaissant:

- Je crains les histoires courtes dit-elle, car elles sont révolues et donc irréversibles. Quant aux longues histoires...

Ce n'est que le lendemain soir que Dan put reprendre son histoire à l'intention de Hiên qui l'écouta d'une oreille avide. Thảo n'était pas là, il devait être à une réunion du syndicat.

A douze ans, Dan avait été emmené par son père au maquis, une zone de résistance située dans la jungle près de la frontière du Laos. Son père, M. Phong, était alors le chef des maquisards du coin, avec la fonction officielle de responsable de la province au côté des partisans de Hôchiminh. C'était un lettré qui pouvait à la fois parler, écrire en français et lire le chinois classique. Il utilisait souvent son temps libre à composer des poèmes dans cette langue ou à écrire des essais en français. Dan et son père vivaient dans une hutte cachée sous l'ombre des arbres au bord d'un ravin. Dans la même hutte vivaient aussi M.Châu et sa fille de onze ans, Hương. M. Châu était un médecin, sorti de la première promotion des médecins indochinois formés à la Faculté de médecine et de pharmacie de Hanoï. En ce temps-là, un médecin était vraiment quelqu'un, un grand mandarin aux yeux du peuple.

M. Châu était propriétaire d'un pavillon à un étage au carrefour Đồng Vọng. Avant la guerre, chaque fois que Dan allait à la ville de An Dương et en revenait, il passait par ce carrefour et s'y arrêtait toujours un quart d'heure pour contempler le pavillon si sympathique couvert d'une couche épaisse de bougainvilliers. Un jour, il éprouva une grande émotion quand une fillette très jolie apparut à la fenêtre et le regarda droit dans les yeux. C'était justement avec cet ange que Dan vivait maintenant, chaque jour, dans cette hutte au cœur de la jungle la plus isolée du monde. A l'appel de M. Phong, le médecin avait pris le maquis malgré l'opposition farouche de sa femme et de tous les siens sauf de cette petite Hương, la fillette même qui avait regardé Dan de sa fenêtre, et malgré l'obligation d'abandonner le cher pavillon auquel il était tellement attaché. Sous l'égide de M. Phong, le conseil de résistance nomma le médecin au poste de chef-adjoint de la province, chargé des affaires socioculturelles. Tous les jours, les deux responsables travaillaient dans la hutte, recevaient des maquisards et des personnalités appartenant à d'étranges couches sociales : anciens mandarins et même ministres sous le règne de Bao Dai, anciens fonctionnaires de l'administration coloniale, poètes et écrivains emportés par le vent de la guerre, propriétaires fonciers, commerçants, professeurs et instituteurs, quelquefois même des déserteurs de l'armée française: Sénégalais, Algériens, Autrichiens...Ils rédigeaient des directives et des documents de toutes sortes. La nuit, ils participaient à des réunions. Dans la hutte il n'y avait qu'un lit fait de troncs de bambous liés les uns aux autres par des lianes. Tous dormaient dans cette couche de fortune, les enfants toujours au milieu pour être plus en sécurité, les grandes personnes armées de pistolets ou de bâtons de bambou à tête pointue, car les bêtes sauvages pouvaient les attaquer la nuit. Le jour, les enfants jouaient ensemble au bord du ruisseau ou sur des terrains dégagés près de la hutte pendant que leurs pères travaillaient. Quand le médecin était libre, il leur enseignait les mathématiques, le français, l'anglais, le dessin et la musique. Le père de Dan

leur apprit de son côté, mais plus rarement, le sino-vietnamien, l'histoire et la géographie. Les deux pères enseignaient de mémoire car ils n'avaient aucun livre à leur disposition. La vie dans la jungle était dure. On avait constamment faim et on était, presque deux jours sur trois, frappés de paludisme. Mais Dan n'aurait jamais voulu troquer cette vie de sauvages contre toutes les *dolce vitae* du monde. Car auprès de lui, il y avait le visage charmant de son ange, la petite Hương, qui, la nuit, sans en être consciente, mettait ses bras délicieux autour du cou de son ami pour un quart d'heure et quelquefois plus. Les deux pères comme tous leurs collaborateurs, sans jamais y faire allusion, pensaient que le hasard, ou le destin avait uni ces enfants, et qu'ils fonderaient dans l'avenir un ménage des plus heureux.

Des années passèrent ainsi et on était parvenu à la veille de la bataille de Dien Bien Phu. Avec un enthousiasme grandissant, tout le monde se sentait proche de la victoire finale et paradoxalement, un jour, en se réveillant, on vit arriver un désastre irrésistible. Par la frontière du Nord pénétrèrent successivement des vagues de pensée totalitaire qui consistaient à rendre les hommes fous de purges et de châtements et capables même de commettre les folies les plus inimaginables. C'est à partir de là que la révolution fut dirigée par la main invisible de l'absurde et non pas par la clarté du bon sens. Un jour, les deux hauts responsables de la province attendirent toute la journée dans leur hutte mais personne n'y vint. Tout devint soudain invisible, comme par enchantement: cadres politiques, militaires, agents chargés de faire la liaison entre les organismes de résistance et les unités des forces armées....Même le groupe de miliciens chargés de la sécurité, des repas et du ravitaillement pour les responsables disparut sans laisser de trace. On crut d'abord à une opération de ratissage de la part des Français, mais aucun avion de reconnaissance n'apparut à l'horizon, ou plutôt au-delà des montagnes. D'ailleurs, le système d'alerte, très rudimentaire il est vrai, avait été jusque là infaillible. Alors pourquoi? Tard dans la nuit, M. Phong entendit quelqu'un l'appeler dehors, dans les buissons. Il quitta doucement le lit et alla à la rencontre de l'inconnu non sans éprouver une grande inquiétude. Mais il fut immédiatement rassuré quand il découvrit, sous la faible lumière de la lune, le visage fidèle de son ancien domestique qui, depuis quelque temps, travaillait comme agent de liaison dans le maquis. Les deux hommes parlèrent à voix basse pendant une heure ou plus, puis M. Phong revint dans la hutte. Comme le sommeil avait fui, il alluma un feu et fit bouillir un peu d'eau pour le thé. Il resta ainsi toute la nuit, laissant échapper de temps à autre un long soupir. Le matin, M. Phong d'un ton ému et solennel, s'adressa à son ami Châu et aux deux enfants:

- Je vous demande de m'écouter avec courage, car désormais la vie ne sera plus aussi facile pour nous qu'avant. Nous ne sommes plus des cadres de la révolution. A cause de notre appartenance sociale nous ne sommes plus considérés comme des gens fidèles à la cause. On veut que nous ne soyons plus dans le rang des résistants. Mais comment? Pour le moment, je n'en sais rien. Voici ce que je vous propose. M. Châu, je vous prie de me pardonner. Je vous ai entraîné de façon assez imprudente dans cette aventure qui correspond très peu à votre goût. Nous n'avons plus le temps de raisonner là-dessus. Il nous faut prendre une

décision rapide et sage. Pour le moment, nous sommes des délaissés. On va nous arrêter ou non, je n'en sais rien. En tout cas, je reste ici pour attendre. Tandis que vous, mon cher ami Châu, partez tout de suite avec les enfants : la vôtre et le mien.

- Non papa, je ne pars pas! s'écria Dan de toutes ses forces.
- Moi non plus, dit M. Châu d'un ton décidé. On va vivre ou mourir ensemble. Je ne suis pas si poltron pour abandonner mes amis en péril. Non jamais!
- C'est bien. Mais les enfants? dit M. Phong d'un ton de reproche.

Le médecin pâlit et resta sans mot dire.

- Ce n'est pas le moment de faire du sentiment, reprit M. Phong il faut réfléchir, bien réfléchir et vite pour éviter le pire. Vous êtes d'accord? Très bien. Alors, vous suivrez mes ordres à la lettre, le voulez-vous ?
- Oui, répondit faiblement le médecin.
- Fouillez dans vos méninges, cher ami, et rappelez-vous bien que, dans votre carrière de médecin, vous avez eu des malades qui vous doivent la vie sauve. Où sont-ils maintenant ?
- Attendez...Pas dans les montagnes bien sûr, mais le long de la côte, oui, beaucoup vivent là.
- Alors, prenez vos affaires et partez sur le champ! Pas une minute à perdre ! Allez où votre instinct vous conduit. Ce soir, vous devez être dans un endroit sûr. Vous me donnerez de vos nouvelles immédiatement après votre arrivée à destination. Voici une adresse sûre par laquelle vous pourrez me joindre. Et voici tout l'argent qui me reste, emportez-le avec vous. Moi, je saurai me débrouiller.

C'est ainsi que Dan quitta son père pour aller vivre en lieu sûr avec le médecin et sa fille. Grâce aux soins donnés à des gens dont M. Châu avait été le bienfaiteur, leur vie n'était plus en danger. Ils habitaient maintenant une zone côtière qui n'était contrôlée par aucune des forces belligérantes. Parfois on voyait au loin des troupes françaises motorisées qui passaient péniblement sur les sentiers de sable. Parfois, la nuit, on se rendait à un meeting organisé par les résistants pour commémorer la naissance de Hôchiminh ou la révolution russe. Mais les gens vauquaient tous les jours tranquillement à leur besogne.

Quand il faisait beau, M. Châu conduisait les enfants à la plage. Il restait au bord de la mer tandis que les gosses riaient et s'amusaient dans l'eau. Le médecin reprit son métier et fut très sollicité par les gens du village. Seulement, il devait soigner presque gratuitement les malades car ceux-ci ne pouvaient le payer qu'en nature: un poulet, une botte de carotte, une journée de travail pour réparer un toit de la maison. Les enfants, quant à eux, continuaient leurs cours de mathématiques, de dessin et de musique. Maintenant, en matière de chanson, ils formaient un duo qui se produisait souvent quand il y avait un meeting ou un rassemblement dans le village. Ils pouvaient à l'occasion chanter l'hymne national et l'internationale à l'émerveillement du public paysan. Plus d'un an après leur séparation, M. Châu et les enfants reçurent enfin des nouvelles de M. Phong. Son ancien fidèle domestique leur raconta, lors de son passage dans la région,

comment M. Phong avait agi face à la périlleuse situation où il se trouvait. Le jour où M. Châu et les enfants avaient quitté la hutte pour une destination encore inconnue, un groupe de miliciens armés avait pénétré dans la hutte et fouillé partout pour confisquer tous les documents, le cachet du pouvoir public, des livres et cahiers appartenant aux affaires personnelles des responsables. Ils ne saluèrent pas M. Phong ni ne répondirent à son salut. Ils avaient tous des visages hostiles et durs. Enfin, quand ils furent sur le point de repartir, M. Phong s'écria :

- Mais dites-moi, qu'est-ce que je dois faire, au nom de la révolution ?
- Vous n'êtes plus avec la révolution, citoyen. Vous savez que faire. Nous autres, nous savons ce que nous devons faire, voilà. Nous n'avons pas reçu d'ordre vous concernant. Débrouillez-vous!

M. Phong essaya de suivre ces miliciens dans l'espoir de rencontrer les nouveaux responsables compétents, mais en vain. Il fut repoussé brutalement par ces gens froids et grossiers. Des semaines passèrent dans cette solitude effrayante. Puis on envoya des gens le chercher pour le conduire au nouveau quartier général des résistants. Là, on lui lut la décision qu'il était mis provisoirement en état de détention, enfermé, sans autre forme de procès dans une paillote sur pilotis gardée nuit et jour par deux miliciens. Son état de santé était précaire. On pouvait craindre le pire. Ces nouvelles jetèrent le médecin et les enfants en grand désarroi. Mais que faire ? Dan pleura une nuit entière et son amie ne sut que faire pour le consoler. Enfin, l'ancien domestique fidèle promit de repasser par ici une fois sa mission terminée, et de trouver avec le médecin et les enfants un moyen pour rejoindre le père de Dan.

Comme toujours, en période de guerre, le temps s'écoula très lentement. Trois mois après, aussi longs qu'un siècle, l'homme fidèle à M. Phong revint. Il n'avait toujours aucune nouvelle de son ancien patron, mais cette fois il était décidé à aller le voir lui-même, si grands soient les risques et difficultés. Dan voulut y aller avec lui et ni l'objection du médecin, ni les pleurs de son amie Hương qui se montrait si triste et si abattue, ne purent infléchir la détermination de l'adolescent. Les adieux furent douloureux, le ciel même sembla plus sombre.

Dan et l'homme fidèle mirent plus de deux semaines pour franchir pas mal de zones contrôlées par les Français et pour enfin pénétrer dans la forêt. Mais le but était encore loin à atteindre. Le quartier général des résistants était comme un arc-en-ciel, plus on s'en approchait, plus il s'éloignait. Personne ne savait où il était. Des mois passèrent ainsi et Dan et son protecteur se trouvaient coincés dans la jungle. Ils vivaient grâce à la vente des objets qu'ils portaient sur eux: montres, sandales, vêtements, chapeaux, briquets, sacs à dos. L'homme fidèle était comme un second père pour Dan. Il trouvait toujours le moyen de lui faire espérer une fin heureuse. Mais ce fut le hasard qui les sauva.

Un jour, alors que Dan était assis seul et triste au bord d'un ruisseau, un homme vêtu d'un imperméable noir, suivi de deux miliciens armés, sortit d'un sentier caché dans la forêt. Les trois personnes s'approchèrent de Dan et s'arrêtèrent devant lui, peut-être surpris de voir un enfant frêle et mignon dans ce lieu sauvage. Sans savoir pourquoi, Dan se leva et leur dit d'une voix étrangement polie et sentencieuse :

- Je vous salue, messieurs!

- Bonjour mon enfant! répondit l'homme à l'imperméable noir.

Le salut de l'enfant avait beaucoup intrigué les trois voyageurs. Ils s'assirent auprès de Dan, firent bouillir de l'eau pour le thé et l'invitèrent à manger avec eux un morceau de biscuit tiré d'une boîte de conserve. Quand Dan, dans un élan de confiance, leur fit savoir qu'il était le fils de M. Phong leur surprise fut sans borne. Le chef du groupe l'embrassa tendrement et les deux miliciens le portèrent en triomphe. Dan était tellement ému qu'il faillit s'évanouir. Lorsque tout redevint calme, l'homme à l'imperméable expliqua en ces termes à Dan l'effusion de joie qu'ils lui avaient témoignée.

- Mon petit, combien tu as de la chance ! Si, une semaine avant, tu avais dit à quelqu'un que tu étais le fils de M. Phong, on t'aurait tout de suite arrêté et mis en prison. Car tu aurais été le fils d'un traître qui se serait infiltré dans le parti pour le saboter de l'intérieur...Tu aurais été le fils d'un élément hostile à la cause du peuple ! Mais heureusement tout a changé! Depuis trois jours, ton père est réhabilité. Il redevient comme avant notre chef suprême, le plus haut responsable des résistants de la province. Seulement sa santé laisse à désirer. Oui, après tant de jours de privations et de tortures! Mais ça passera, car ton père a une volonté de fer, pas vrai ?

Le chef prononça la dernière phrase sans conviction, Dan le comprit. Pourtant il éprouvait une sensation de bonheur et de gratitude envers le ciel si puissant et si intègre! Le chef à l'imperméable noir était l'adjoint actuel de son père. Il avait une mission de trois jours dans la région. Au terme de cette mission, il conduisit Dan au quartier général pour voir M. Phong. Dan dut ainsi quitter avec un regret infini l'homme fidèle à son père. Depuis, il ne l'a jamais retrouvé et n'a même rien entendu à son sujet pendant cette longue période de bouleversements et de tourbillons de guerre. M. Phong fut heureux de revoir son fils et d'apprendre que son ami le médecin et sa fille étaient en lieu sûr parmi les paysans. Il voulut écrire à son ami pour le prier de le rejoindre le plus tôt possible. Mais il décida aussi de lui faire une surprise en venant un jour lui-même le rencontrer chez lui, dans ce village perdu. Ce projet charmant ne put se réaliser, car M. Phong succomba à une maladie grave et perfide. A la veille des Accords de Genève, à la veille de la victoire sur les Français, cet homme dut quitter définitivement les siens et la grande cause.

L'homme à l'imperméable noir, M. Khôi, succéda au père de Dan. Il prit à cœur le devoir de s'occuper de cet enfant orphelin et malheureux. Il voulait l'envoyer faire ses études dans une école de cadets mais Dan pensait tout le temps au médecin et à sa fille. La guerre finie, il eut la permission de se rendre au village côtier pour retrouver ses amis. Mais ils n'étaient plus là. Le propriétaire de la maison où ils avaient habité remit à Dan une lettre du médecin. Dan la lut tout tremblant :

Cher Dan,

Je crois que tôt ou tard tu viendras ici pour tes souvenirs et pour revoir tes vieux amis. J'aurais voulu t'attendre mais des circonstances indépendantes de ma volonté nous obligent à quitter dans les plus brefs délais ce village si sympathique. Dans quelques jours nous devons ou bien être regroupés au Nord, ou bien rester dans le Sud et y subir pendant deux ans le contrôle des agents du régime fantoche. Ma fille et moi nous sommes présentés hier au Comité du Peuple pour lui demander la faveur d'aller au Nord, mais on nous l'a refusée. La raison de ce refus est simple : l'ordre est venu d'en haut de ne laisser passer dans le Nord que des individus sûrs pour le régime. Ma fille et moi sommes dans une position délicate car rien ne peut prouver véritablement que je suis, par exemple, un élément fidèle au régime. Tout montre malheureusement le contraire. Ah, si ton père était là ! Mais il n'est plus de ce monde, à ce que j'ai appris par un avis de décès affiché au comité du village. Je partage sincèrement ta peine, mon cher enfant.

Quant à moi, je pense que je vais mener désormais des jours sombres et inutiles. Plutôt mourir que de vivre dans le désespoir. Mais c'est ma fille Hương qui doit vivre, même sous le régime des traîtres détestables. C'est ainsi que je dois retourner, non pas au carrefour Đông Vọng puisque la maison a été complètement détruite par une bombe, mais, à An Duong où vivent maintenant mon épouse et mes autres enfants. Je te souhaite donc bien des choses dans l'avenir. Travaille bien pour devenir bientôt un citoyen utile au peuple

Adieu, cher enfant,

Châu, l'ami fidèle de ton père.

Au-dessous de la lettre, au coin réservé normalement au post-scriptum, Dan vit, écrit une phrase en français d'une main toute féminine : «*Dan ! Ne m'oublie pas ! Je serai toujours avec toi dans le rêve et le jour et la nuit. Ton amie Hương qui pense toujours à toi....*». Ensuite une signature ronde comme le dos d'un chat.

Le récit, raconté juste dix ans après l'adieu des jeunes amoureux désunis, laissa rêveuse pour un bon moment Hiên. Elle fut presque paralysée par la gravité du drame.

- Je ne suis, dit-elle enfin, absolument rien auprès de ton amie Hương si jolie et si malheureuse. Mon désir serait de la remplacer à tes côtés, ne serait-ce que de manière spirituelle... Mais je crains que tu ne me repousses.
- Je ne sais si elle était aussi jolie que tu le penses. Nous n'étions que des enfants, et pour un enfant on ne remarque jamais s'il est beau ou non.
- Si, dit-elle avec véhémence, elle était belle et elle est plus belle encore maintenant, ton amie d'enfance. Tu as bien remarqué cela, toi aussi, car, dans ton récit, chaque fois que tu évoques son nom ou quelque chose la concernant, ton visage le dit plus que tes paroles.

Ne vois-tu pas que ce fut grâce à ta beauté ou plus précisément à ton visage mignon que l'homme à l'imperméable noir t'a sauvé de la détresse ? Tu peux bien imaginer ce qui se serait passé si, à ta place, il avait trouvé un gardien de buffle aux cheveux hirsutes? Bien, pour le moment, soyons bon amis en attendant mieux ! Mais je te prie de me promettre une chose. C'est que tu n'essaies plus de m'attacher au destin de ton ami Thảo. C'est un très chic type, honnête et brave, un très bon ingénieur par-dessus le marché. Avec lui, les machines fonctionnent de façon impeccable; sans lui, tout le monde se sentirait presque désorienté. Mais l'amour, tu vois, doit être quelque chose de plus que ça. Bien on verra, d'accord ? Quoi que tu dises, avec Thảo, la meilleure solution est qu'il reprenne honnêtement sa femme.

«Elle est méchante, cette fille» dit Dan dans son for intérieur. Mais il s'abstint de le dire à voix haute. A quoi bon?

Un an après, au début de la guerre américaine contre le Nord Vietnam, Hiền entra un soir chez Dan dans son appartement vide et désordonné. La plupart des habitants de Hanoï avaient été évacués vers les régions éloignées. La ville mal éclairée avait l'air d'une agonisante. Dan comprit tout de suite pourquoi Hiền était là.

- Thảo, que fait-il ? Il a repris sa femme? demanda Dan d'un ton sec.
- Oui, ou plutôt non. Car la réalité c'est que sa femme est venue vivre avec lui. Comme ça. Et ils vivent dans un bonheur parfait. Et moi...
- Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ?
- Mais tu le sais déjà, chéri ! Je viens vivre avec toi jusqu'à ce que...Eh bien, jusqu'à ce que tu retrouves ton amie Hương. Alors je disparaîtrai à jamais pour ne plus te gêner.

Sans discuter davantage, le lendemain, ils organisèrent une petite cérémonie de mariage après avoir déposé les dossiers nécessaires à la mairie du quartier. Et ils vécurent heureux depuis sans l'ombre d'une méfiance de part et d'autre. -

Onze ans s'étaient écoulés depuis leur mariage et ils avaient maintenant un garçon et une fille. Dan était de plus en plus amoureux de sa femme et celle-ci pensait toujours qu'elle avait eu raison de le vouloir pour époux. Comme il était tranquille! Comme il était attaché à leurs enfants! Comme il aimait Hiền d'un amour enthousiaste et profond! Quelquefois même, il avouait qu'il était bien reconnaissant à son épouse, car sans son audace, ils n'auraient jamais pu devenir mari et femme.

La réunification du Vietnam, suite logique de la débâcle américaine quelques mois auparavant, se fit à une vitesse vertigineuse. Le jour de la prise de Saïgon par les révolutionnaires, Hiền éprouva un sentiment des plus complexes. Comme la plupart des gens, elle sauta de joie en entendant à la radio les communiqués sur l'avancée irrésistible de l'armée populaire. Jusqu'au moment où, comme quelqu'un qui a dormi en plein air et se réveille brutalement aveuglé par les rayons d'un soleil matinal, Hiền se demanda ce qui se passerait si l'amie d'enfance de Dan

l'attendait toujours. Hiền était d'autant plus angoissée que cette situation était fort probable, car dans les contes populaires du Vietnam, l'image de la femme qui se transforme en statue de pierre dans l'attente de son mari est omniprésente. Elle se rappela qu'elle avait admiré en compagnie de son mari, deux ans plus tôt, sur une montagne non loin de la ville de Langson, la silhouette élégante de la dame en pierre attendant son mari. Une idée l'effleura à ce moment: Hương, l'amie d'enfance de Dan l'attendait-elle toujours au-delà du dix-septième parallèle? S'était-elle transformée déjà en pierre ? Mais à voir le calme transparent de son époux, Hiền se mit à rire bruyamment de ses pensées idiotes. Et puis, maintenant, voilà qu'elles revenaient à l'assaut, au point qu'elle en était toute trempée de sueur.

Autour d'eux, les gens, dont la plupart étaient des anciens regroupés au Nord, les uns après les autres revenaient au Sud pour s'y installer définitivement ou pour rejoindre leurs familles. Dan essaya toujours d'éviter d'aborder le problème de son retour en présence de sa femme. Il dit simplement qu'il avait voulu faire un voyage au Sud pour revoir des parents et de vieilles connaissances, pour voir aussi comment les choses se passaient dans cette partie du pays. Mais il affirma que l'occasion était encore loin, étant donné qu'il avait beaucoup de travail à faire. Hiền ne l'écoutait que d'une oreille. Son instinct de femme lui disait que Dan, parce qu'il aimait beaucoup son épouse, ne voulait nullement la faire souffrir. Lui, il souffrait tout seul en pensant à son amie Hương. Que devenait-elle? Et son père le médecin? Est-ce qu'il leur serait utile s'il se rendait dans le Sud? Bientôt les nouvelles venant du Sud abondèrent avec des gens du Nord qui en revenaient ou avec des gens du Sud qui venaient visiter le Nord. Un jour, alors qu'ils étaient seuls à la maison, Hiền prit l'initiative de rompre le silence:

- Tu as reçu de leurs nouvelles ? Je veux dire des nouvelles de Hương et de son père.
- Oui, justement j'étais sur le point de te les donner. A vrai dire, je n'en ai pas reçu, j'ai entendu parler d'eux par des gens que j'ai rencontrés ces derniers jours.
- Dis-moi tout de suite ce qu'elle devient...
- Moi, je préfère te raconter le cas du père d'abord, car c'est la fatalité qui me peine beaucoup dans cette histoire. Et je crois que tu vas pleurer pour de bon. Après son retour à An Dương, le médecin vécut retiré auprès des siens pendant un an ou deux. Et puis la guerre idéologique comme la guerre des armes fit rage. Le régime pro-américain vit en M. Châu un témoignage de valeur pour la propagande anti-communiste. N'avait-il pas été un vrai résistant anti-français et ne fut-il pas délaissé par les communistes à cause de son appartenance sociale? N'étaient-ce pas les intellectuels, les riches, les commerçants, toutes les couches sociales autres que les paysans pauvres et les ouvriers qui étaient des proscrits aux yeux des communistes ? Aucun jour ne se passait sans qu'un haut responsable du régime sudiste ne vînt déranger M. Châu avec la proposition d'une médaille, d'une simili-légion d'honneur ou d'un ordre de la République. M. Châu refusait avec courtoisie ces honneurs mais accepta un jour de parler en public de ses malheurs sous le contrôle communiste pendant la résistance

anti-française. A l'heure du meeting, tous les responsables civils et militaires étaient là. Un millier de personnes étaient rassemblées sous le contrôle sévère d'hommes armés. En termes triomphants et pathétiques le chef de la province présenta M. Châu au public comme un grand résistant anti-français mais délaissé brutalement par les communistes. Et ce malheureux intellectuel allait maintenant raconter sa vie dans la jungle...

M. Châu commença par bredouiller quelques mots confus, disant qu'à cause de son âge avancé (en fait il n'avait que cinquante trois ans), il se rappelait difficilement ce qui s'était passé, qu'il pourrait dire des bêtises et qu'il demandait l'indulgence de tout le monde. « Première bêtise, dit-il, c'est qu'à mon avis, les communistes sont de braves types, grâce à qui on a bâti un Vietnam indépendant et vaincu les Français. La Révolution d'Août, quel événement glorieux ! Grâce à cela, tout le peuple s'était réveillé »...Deuxième bêtise...

Partout on l'applaudit à tout rompre. Des gens et des enfants surtout crièrent à tue-tête: Vive M. Châu! Vive la Révolution! Après quelques secondes d'hésitation le chef de la province intervint en arrachant le micro des mains de la personnalité du jour. Il remercia poliment le médecin qui avait eu la gentillesse de venir apprendre au peuple les méfaits du communisme. Malheureusement, sa santé n'était plus très bonne. Il ne pouvait donc plus continuer son discours car il était déjà trop fatigué...Le chef donna donc l'ordre de se disperser à la foule. Tout le monde vit bien l'échec des autorités sudistes mais on fit semblant d'exagérer la grandeur du meeting. Si les Saigonnais en avaient marre de cet intellectuel récalcitrant qu'ils le laissent donc tranquille pour toujours. Les communistes, en la personne de l'homme à l'imperméable noir se réjouirent beaucoup de son attitude qualifiée de hautement patriotique.

Un matin, comme Hương était en train de faire ses courses à An Dương, un individu l'aborda dans la rue et lui demanda de transmettre à son père un message. Hương comprit tout de suite que les révolutionnaires essayaient de contacter son père et elle-même. Le soir, après avoir lu et relu la lettre, M. Châu appela sa fille et lui donna des consignes simples et claires sur les tâches à remplir dans les semaines à venir. Il s'agissait d'abord de décider les autres membres de la famille d'aller vivre à Danang, car An Dương ne serait plus sûr à cause de la proximité de la zone de combat. Ensuite, il fallait vendre l'appartement d'An Dương et les quelques terres près du carrefour Đồng Vọng dont apparemment personne ne voulait. C'est ainsi que M. Châu et Hương durent rester à An Dương alors que les autres partirent pour Danang. Juste à ce moment, alors que le Têt battait son plein dans tout le pays, on déclencha les offensives généralisées contre toutes les villes du Sud Vietnam et on s'empara, après quelques heures de combat, de la petite ville de An Dương. On était en 1968, année du singe. Le lendemain matin, on vit un drapeau du FNL flotter au vent sur le toit de la mairie. Et en y entrant, surprise ! Le chef de l'administration révolutionnaire était là pour accueillir les visiteurs et ce n'était autre que le m é d e c i n C h à u , l'intellectuel qui avait été bien délaissé par les communistes et que maintes fois les Saigonnais avaient voulu croire victime de la révolution. Et sa fille, la petite Hương devenue maintenant une fille au teint basané, avait été promue commandant-adjoint des forces armées de la province.

On voyait s'affairer autour de ces deux personnes, le père et la fille, de nombreux cadres et soldats de la révolution. Le peuple se demandait pourquoi ces deux personnes, apparemment si douces et délicates, pouvaient devenir tout à coup des communistes aussi redoutables. Mais leur présence à la mairie et dans les rues de la ville rassura plus d'une âme peureuse. Sûrement avec ces personnes, il n'y aurait pas de massacre ni de vengeance, car, elles mêmes, avaient dans la famille, des éléments "fantoques" comme un commandant de l'armée saigonnaise, un directeur des postes et télécommunications de la province et une secrétaire de la section du Parti démocrate au pouvoir, tous frères et soeurs de Hương, enfants de M. Châu. Mais trois jours après la victoire des maquisards, les Américains et les forces de Saigon contre-attaquèrent avec une violence inouïe. An Dương fut noyé sous un déluge de fer et de feu. Les gens du FNL, M. Châu et Hương, durent regagner le maquis laissant derrière eux une œuvre inachevée et une ville complètement détruite.

Sept ans après, en 1975, ils revinrent et cette fois définitivement, les Américains ainsi que les sudistes ayant pris la fuite complètement découragés. Mais le problème perpétuel du pouvoir s'imposa. Qui était le maître véritable de cette terre nouvellement récupérée? L'enthousiasme du libérateur fit rapidement place à des calculs mesquins méprisant le sentiment du peuple ardemment désireux d'une vraie réconciliation nationale radicale, sincère et efficace. A leur retour à An Dương, M. Châu et sa fille vécurent dans la gloire et l'admiration du peuple. Ils disposèrent d'un pouvoir assez réel de décision et de mise en œuvre des politiques qu'ils jugeaient adéquates. Ce n'est que quand ils se retrouvaient seuls, qu'ils évoquaient avec mélancolie la situation de leur propre famille. Mme Châu et tous les autres membres de la famille, à l'exception d'une nièce de Hương, âgée de 18 ans, avaient quitté le pays le jour de la victoire à bord d'un bateau de pêche confisqué par le commandant déserteur. Personne ne savait s'ils avaient réussi à débarquer quelque part en Asie du Sud-Est ou aux Etats-Unis. Le père et la fille attendaient à tout moment un message venant d'outre-mer. Bientôt les nouvelles des *boat-people* inondèrent leur pays natal et M. Châu apprit que son fils aîné avait repris son grade militaire dans l'armée américaine et que ses autres filles avaient trouvé des emplois intéressants dans le commerce. L'homme à l'imperméable noir, M. Khôi, connaissait bien leur souci, et, pour les distraire, il proposa au père et à la fille un voyage en Allemagne de l'Est pour quelques semaines. Le père l'accepta avec plaisir, mais la fille refusa, à cause de la nièce dont elle remplaçait désormais la mère. On adorait, bien sûr, cette fille naïve et courageuse, elle était le troisième membre de la famille à prendre la révolution comme cause sacrée ou fatale. Cette nièce était en train de se préparer au concours d'entrée à l'Université. Cependant, les événements se déroulèrent très vite. A son retour de Berlin-Est, M. Châu vit son siège occupé par un cadre inconnu qui ne se donna même pas la peine de s'expliquer. Il regarda l'ancien chef de province d'un oeil indifférent et bavarda tranquillement avec ses collaborateurs comme si de rien n'était.

Fort de son expérience révolutionnaire, M. Châu se retira à l'anglaise et attendit patiemment dans sa demeure. Sa fille ne sut rien non plus de cette situation insolite. Mais ils étaient trop habitués à ce genre de catastrophe pour pouvoir s'étonner. Hương, quelques jours après, fut

invitée à participer à un stage de politique de deux mois destiné aux cadres moyens et supérieurs de la province. Elle dut être fière de ce choix. D'ailleurs, par ce stage, elle commençait à connaître des choses vraiment intéressantes et inédites. Par exemple, le Vietnam aux onzième et douzième siècles fut le seul pays du monde qui pût résister aux hordes mongoles, tandis que la France, même avec l'armée invincible de Napoléon, et la Russie avec Koutouzov avaient dû se rendre impitoyablement à l'ennemi. Sartre et Camus, eux, malgré leur sympathie pour le Vietnam n'étaient que des hippies au même titre que Verlaine et Villon...qui s'entretenaient dans un bistrot. Encore une fois, Hương ne dut s'étonner de rien. Elle se sentit anéantie tout d'un coup et de façon inexorable. A l'issue du stage elle quitta l'armée pour prendre une autre fonction beaucoup plus pacifique : membre du comité directeur de l'Union des femmes de la ville An Dương. Elle changea son uniforme contre une tenue estudiantine et elle se vit rajeunie de trois ans. Comme elle était contente de cette nouvelle fonction! Seul son père vivait dans une secrète dépression. Deux fois délaissé, deux fois trahi de façon si terrible! Et par les mêmes individus, par les mêmes compagnons d'armes en qui il avait mis toute sa confiance ! Il s'éteignit un jour où il faisait beau. Les responsables de la province prononcèrent des condoléances affligeantes à fendre le cœur, couvrant de termes élogieux l'homme esseulé. La fille ne pleura pas. Elle était presque muette dans sa douleur profonde. Pour elle le malheur atteignit son comble quand sa nièce fut refusée par l'Université en dépit du fait qu'elle avait obtenu une note très élevée. Hương se rendit un jour au bureau du service d'éducation de la province. Là, tout le monde la connaissait et la respectait car elle était en quelque sorte l'héroïne des jours difficiles. Seul le nouveau chef venu on ne sait d'où la regarda d'un air hautain et lui demanda ce qu'elle voulait. Hương fit un bref exposé du motif de sa visite et demanda au responsable de l'éducation d'intervenir auprès de l'Université en faveur de sa nièce. Le chef jeta un coup d'oeil méprisant sur le dossier qu'on lui montra et s'exclama:

- « Votre nièce? Mais c'est la fille d'un ancien du régime saïgonnais. Notre principe est irréversible. Pour ces gens, il n'y a absolument pas accès aux études supérieures. Que voulez-vous? Aimez-vous défendre avec principe la révolution ou vous laisser aller aux sentiments petits-bourgeois pour être un jour massacrée par ces jeunes contre- révolutionnaires que vous voulez chérir ? Vous n'êtes pas partisan de la révolution, vous ? Inutile d'insister, veuillez d'abord à votre qualité de cadre... Sinon...Mais, je crois que je peux compter sur vous ? Bien ! Au revoir ! »

Une semaine après le discours de principe du chef de l'éducation provinciale, la nièce de Hương disparut. Elle n'avait rien laissé à sa tante ni à ses amis. Ce ne fut que deux mois après que Hương fut informée par la police que sa nièce avait été prise en flagrant délit de tentative de *boat-people*. Elle fut mise alors dans un camp de rééducation très loin vers le Sud, près de la Pointe suprême du pays.

Le récit que Dan fit à son épouse s'arrête là. *No comment*. La conclusion était claire : Hương, son amie d'enfance était en détresse. Elle vit qu'on ne pouvait plus véritablement ignorer le

drame. Le père mort d'un chagrin sans nom, la nièce perdue par le désespoir, et elle-même, que de souffrances elle avait connues! Tout cela sans tenir compte du souvenir de Dan, si celui-ci restait encore dans sa mémoire.

Ce sont ces événements qui décidèrent Hiền à convaincre Dan de la nécessité d'un voyage au Sud. Elle redit avec calme les termes du contrat tacite convenu entre eux bien des années auparavant, selon lequel Dan «sera rendu» à Hương si celle-ci survit à la guerre et qu'elle reste toujours célibataire. Elle redit ces termes avec une telle fermeté que Dan fut convaincu de la sincérité de son épouse. Le chef du bureau où Dan travaillait, lui-aussi, soutint de tout son cœur une telle issue. Il autorisa Dan à prendre un long séjour dans les provinces du Sud, officiellement sous la forme d'une mission de recherche. Et cela jusqu'à ce qu'il prît une solution : ou bien rester définitivement dans le Sud avec Hương, ou bien retourner au Nord avec Hiền et ses enfants. La veille de son départ, Hiền pleura un peu. Elle dit enfin avec une tristesse mal dissimulée :

« Dans le cas où tu resterais pour toujours dans le Sud, je te rendrais nos enfants et j'entrerais dans un couvent. C'est ma volonté irréversible. Pars dans la paix de l'âme, mon chéri! ».

A peine arrivé à An Dương dans l'après-midi, Dan s'enquit du chemin du cimetière pour faire une visite au tombeau de M. Châu. Le cimetière était plat et nu. Pas une plante, ni une fleur. Il lui fut facile de repérer la dernière demeure de M. Châu parmi des tombeaux en rangs serrés. Il alluma des baguettes d'encens et les planta à côté d'une stèle toute neuve où il lut le nom de l'ancien ami de son père. Il éprouva une affliction grandissante à mesure que le soir tombait. Une femme apparut à ce moment-là derrière lui. Il se retourna et sentit un malaise indéfinissable. Un visage vaguement familier le regardait, mais ce n'était pas elle, pensa-t-il dans son for intérieur. La femme restait là, immobile, comme si elle attendait que Dan s'en allât pour s'approcher du tombeau. Dan prit une décision rapide et se dirigea résolument vers l'inconnue :

- Vous venez pour ce tombeau ? lui demanda-t-il en montrant la stèle neuve.
- Oui
- Je suis une connaissance de M. Châu. Êtes-vous par hasard sa fille?
- Oui.

Dan se sentit pris par un désarroi si étrange qu'il en perdit pour un bon moment la parole.

Il regarda droit dans les yeux cette femme pour espérer retrouver les traits charmants d'autrefois. Mais devant lui c'était bien une autre femme que celle de ses souvenirs.

Celle-ci était une personne d'âge mûr, sans charme, d'un teint très sombre et d'un corps rigide comme taillé dans du bois. Dan eut bien envie de procéder à une vérification d'identité.

- Vous vous appelez bien Hương?
- Pendant la guerre, j'ai eu un autre nom: Mỹ Liên. Mais on m'appelle toujours Hương et vous?

Dan vit tout son rêve partir en fumée. Quelles retrouvailles insipides et saugrenues !

Il essaya de déployer un dernier effort :

- Vous ne me reconnaissez pas? Je reviens du Nord.
- Ah, oui, répondit-elle d'une voix imperceptible

- J'étais votre ami d'enfance, pendant la guerre anti-française.
- Ah, oui ...fit-elle d'une même voix imperceptible.
- Je m'appelle Dan. Je suis le fils de M. Phong.
- Ah, oui...

Un silence des plus écrasants dura presque un siècle. Puis Dan se fâcha pour de bon.

- Vous ne me reconnaissez toujours pas?
- Excusez-moi, mon frère, dit-elle d'un ton pathétique. Mais à cause de mes nombreuses maladies et de mes blessures pendant la guerre, ma mémoire est beaucoup affaiblie et je m'en inquiète que trop. On dit souvent que je suis une étourdie...Vous venez du Nord ?
- Oui. Est-ce que vous avez des connaissances là-bas en ce moment ?
- Non, je ne crois pas. Comme je n'ai jamais quitté cette région, je connais très peu de gens... Je suis heureuse que vous soyez mon ami d'enfance. C'était à quelle époque? On jouait ensemble au carrefour Đồng Vọng, pas vrai ?

Dan répondit sans enthousiasme:

- Non, quand on était dans la jungle avec ...nos papas.

Un autre silence régna pendant une dizaine de minute.

- Venez me voir si vous êtes libre. J'habite à deux pas du bureau de poste, dans un immeuble à deux étages, le seul qu'on ait dans cette ville. Vous me demandez et on vous montrera mon appartement.
- Si je vous accompagnais maintenant jusqu'à chez vous? Je vous attends là pendant que vous allumez les baguettes d'encens.

La femme ne dit rien mais Dan pensa qu'elle était d'accord. Quand la femme eut fini sa révérence au tombeau, Dan l'accompagna vers son immeuble. Ils n'avaient échangé chemin faisant que des propos banals. A la porte d'entrée de l'immeuble, une femme était là qui attendait Hương.

- Voici ma cousine qui vit avec moi depuis que mon père est mort. Elle s'appelle Nhung.

Dan dit au revoir aux deux femmes et retourna à la maison d'accueil de la ville.

Le lendemain, vers midi, quand Dan, après une nuit sans sommeil, retourna à l'immeuble à deux étages, il n'y trouva que la cousine que Hương lui avait présentée la veille. Celle-ci le mit au courant de ce qui s'était passé la nuit auparavant. Après que Dan fut parti, un homme était venu

dire à Hương de se rendre immédiatement au bureau du Parti de la province, quelqu'un d'en haut voulait lui parler au téléphone. Hương avait été frappée par une grande inquiétude. Qu'est-ce qu'on lui voulait encore ? Elle n'avait plus rien à craindre ni à espérer. C'est pourquoi elle était entrée dans le siège du parti d'un air calme mêlé d'un peu de défi. Mais la voix à l'autre bout du fil l'avait rassurée. L'homme à l'imperméable noir lui avait parlé de Hôchiminh-ville. Il s'était désolé d'apprendre ce qui était arrivé à M. Châu, à Hương et surtout à sa nièce. Il l'avait fait libérer deux jours avant et l'avait amenée à Hôchiminh-ville. Hương devait y venir dans les plus brefs délais pour retrouver sa nièce. Pour réparer les torts que l'on avait infligés injustement à celle-ci, l'homme à l'imperméable noir était intervenu auprès des autorités de l'éducation pour qu'elle pût faire ses études supérieures n'importe où, n'importe quand. C'est pourquoi Hương avait préparé en toute hâte ses bagages et avait pris le premier car du jour pour Hôchiminh-ville. Pour conclure, la cousine de Hương promettait à Dan de le mettre au courant de ce qui se passerait, car, dit-elle, Hương avait éprouvé bien de la peine en quittant son ami d'enfance seulement après une heure d'entrevue. « Son ami d'enfance ? » se dit-il, « ça, j'en doute fort ! »

Une semaine s'écoula, puis deux, puis trois...Enfin des mois passèrent sans que Dan reçût la moindre nouvelle de son amie Hương. Tous les jours il se consacrait à son travail qui était assez intéressant. Ici il était sollicité par plusieurs personnes et organismes. Les responsables de la province souhaitaient retenir à leur service cet expert compétent et intègre. On disait qu'il était l'image de son père il y a trente ans. La nuit, il pensait à la disparition mystérieuse de Hương. Pourquoi? Comment? Il était presque impossible d'entrer en contact avec l'homme à l'imperméable noir. Un jour, il se rendit à la poste pour lui envoyer un télégramme. L'employée y lit le nom et l'adresse du destinataire avec stupeur:

- Vous envoyez le télégramme à ce monsieur ?
- Oui, pourquoi ?
- Vous ne pouvez pas le faire. On ne lui fera pas parvenir ce message. C'est comme ça le principe.
- De quel principe parlez-vous ? Je n'ai pas le droit d'envoyer un télégramme à un ami, une connaissance ? Je ne suis pas un citoyen, moi?
- Vous ne pouvez pas contacter cette catégorie de personnes, voilà. Vous êtes libre de vous adresser au directeur si ce que je dis n'est pas assez clair.

Dan eut l'impression d'avoir touché à un mur de glace. Dans ce cas, il n'était plus la peine de s'adresser au directeur de la poste. L'ordre était parfait. Rien ne pourrait le rompre. Que dire des sentiments qui sentent la petite bourgeoisie à deux kilomètres à la ronde !

Dan était dans une impasse. Il ne pouvait ni avancer ni reculer. Rester là pour attendre Hương c'était rassembler toutes les chances de l'oublier pour de bon. Retourner auprès des siens qui lui manquaient terriblement lui semblait préférable. Bientôt un an s'écoula et un jour, Nhung la cousine de Hương l'appela de loin quand elle le vit passer près de chez elle.

- Venez, Monsieur ! Il y a une lettre pour vous ! Hương vous écrit ! Elle est maintenant aux Etats-Unis! C'est étrange, non ! Comme si la reine du Danemark venait se réfugier ici, à An Dương!

Cependant, Dan n'eut pas le cœur de goûter à cette plaisanterie assez spirituelle. Avec des mains légèrement tremblantes, il ouvrit la lettre et la lut d'un seul trait sous l'ombre d'un arbre dans la cour.

« Californie, le.....

Cher ami Dan,

Le hasard a voulu qu'une femme qui a la révolution dans les veines comme moi vienne terminer ses derniers jours de sa vie dans ce repaire du capitalisme. Ici je suis une réfugiée et les gens ignorent tout de mon passé. Même les membres de ma famille croient que j'ai quitté le pays de mon plein gré. Avec la propagande des gens d'ici, presque tous les Vietnamiens veulent s'en aller. Et non seulement les êtres humains, mais aussi les arbres, les plantes, les poteaux électriques voudraient bien quitter le pays.

Quoi? Le régime communiste a rendu la vie invivable. Tu vois bien que je plaisante et je dois t'expliquer pourquoi la chose m'est arrivée de cette façon si comique.

Après avoir retrouvé ma nièce à Hôchiminh-ville j'ai voulu rentrer tout de suite, mais l'homme à l'imperméable noir nous a invitées à Vungtau pour une semaine de détente.

Nous étions logées dans un des hôtels réservés aux membres du Comité central, un hôtel de luxe avec un service triste mais parfait. Ma nièce ne voulait pas faire ses études supérieures à Hôchiminh-ville. Elle avait peur toujours de cette ville si bruyante. Elle préférait une université de centre où elle serait dans le calme. Un soir, elle me révéla un secret: elle avait enterré tous les objets précieux qu'elle avait emmenés avec elle lors de sa première fuite dans un endroit non loin de la plage où elle avait été prise par les miliciens. Elle voulait y aller pour récupérer ses biens. J'ai tremblé de peur, car il s'agissait là d'une aventure dangereuse. Mais la grande valeur des objets a fini par nous jeter dans la gueule du loup. Je devais suivre ma nièce jusqu'au bout, de peur que, restée seule, elle commît d'autres bêtises plus graves. Nous sommes arrivées un soir à ce village de la côte d'où nous pouvions atteindre notre objectif en quelques minutes de marche. On était en été, nous avons joué le rôle de citoyens qui passent leur week-end à la mer.

Pendant un instant, nous avons pensé faire une déclaration officielle de notre souhait aux autorités locales et demander leur aide. Mais à bien y réfléchir, comment pouvait-on avoir confiance en nous dans cette période difficile? Nous avons loué une maison isolée et avons réussi à déterrer nos biens vers une heure du matin. Que tu ne te moques pas de notre manœuvre si ridicule et en fait nous étions bien comme des voleurs. Grâce à mes expériences de combattant du Front, cette manœuvre ne fut qu'un jeu d'enfant. Après notre travail nocturne, nous avons essayé de dormir, mais à peine avions- nous fermé l'œil que des murmures entendus de tous côtés

nous firent comprendre que nous étions encerclées. Par qui ? Sûrement par des miliciens du village ou la police. Cependant, des minutes passèrent sans que nous entendîmes un cri, un ordre ou une sommation à part ces chuchotements confus. Or, nous nous attendions à une opération bruyante et combien honteuse ! Bientôt, nous avons respiré une odeur des plus désagréables et nous avons perdu connaissance. A notre réveil, nous avons constaté que nous étions dans un bateau avec une vingtaine de personnes à bord : des vieillards, des hommes, des femmes et des enfants. On nous sourit. On nous donna à manger et à boire. On nous expliqua enfin que comme nous étions des gens de ville nous devons savoir parler l'anglais. C'étaient des boat-people et ils avaient besoin de gens parlant anglais, voilà tout. On nous demandait de rendre un service malgré nous pour le trajet vers l'étranger. Après, si nous voulions regagner le pays, on nous aiderait à déclarer la vérité aux fonctionnaires du HCR. Donc, pour le moment, nous étions des boat-people malgré nous ! Quelle ironie ! Si l'homme à l'imperméable noir apprenait que nous étions parties pour chercher la liberté, quelle honte ! Après une dizaine de jours sur une mer assez calme, heureusement, nous avons été recueillis par des pêcheurs d'un pays asiatique et jetés pêle-mêle dans un camp de réfugiés dressé au bord de la mer. Pendant plusieurs mois, les fonctionnaires du HCR ont travaillé d'arrache-pied pour nous sélectionner. Il y en avait qui partaient pour les Etats-Unis, d'autres pour l'Europe ou pour l'Australie... Quand notre tour arriva, nous avons déclaré notre cas particulier au grand étonnement des enquêteurs. On fit venir un diplomate vietnamien qui, après une réflexion assez longue, nous donna un conseil cordial.

- J'avoue que votre cas et celui de votre nièce, m'a-t-il dit, sont très particuliers. Jusqu'à maintenant je n'en ai pas connu de pareils. Vous savez aussi que la bureaucratie de chez nous est désespérante. Pour pouvoir rentrer avec tous les papiers en règle, vous devrez attendre des années ! Mieux vaut partir d'abord pour un certain pays d'accueil, ensuite on verra. Bonne chance !

C'est ainsi que nous nous sommes installées ici, ma nièce et moi, aux Etats-Unis après avoir reçu l'attestation d'hébergement de mon frère aîné. J'ai bien l'intention d'entrer dans un couvent catholique. Hier, j'ai rencontré par hasard dans une grande surface des religieuses de ma connaissance. Elles m'ont assuré que je serais la bienvenue dans leur couvent qui est tout près d'ici. Le couvent ! Et cela pour deux raisons. D'abord, si je reviens au pays, qu'est-ce que je ferai ? Tu sais bien que personne n'a besoin de moi. La guerre est bien finie, non ? Les ennemis ont disparu. Dans ce cas, que feraient des gens comme mon père et moi-même ? Ensuite, tu m'excuseras bien maintenant que nous sommes assez loin l'un de l'autre. Lors de notre rencontre au cimetière, j'avais un air stupide qui t'a donné de la peine, je crois. J'ai fait semblant de ne pas te reconnaître. Sache que c'était complètement faux ! Depuis notre séparation d'il y a juste vingt-trois ans, pas un jour ne passe sans que je pense à toi. Nous étions destinés l'un à l'autre par le souhait tacite de nos papas malheureux. Jamais je n'oublierai ce morceau de vie ensemble dans la jungle. Pendant la guerre, j'ai essayé d'avoir de tes nouvelles. Quand j'étais au maquis pour la seconde fois en période américaine, j'ai appris que tu t'étais marié et que ta femme était un trésor. J'ai souffert beaucoup. A qui la faute ? Je ne t'en voulais pas du tout, je dis cela en toute sincérité. La guerre

avait trop duré, voilà. De telle sorte que moi non plus je ne pouvais t'être fidèle pour toujours et je me donnais à cet homme, une nuit où lui et moi étions dans un abri souterrain, encerclés par une troupe aéroportée américaine. Rassure-toi, mon chéri, cet homme est mort. Sur le champ de bataille. Il avait été mon commissaire politique. Un homme bien et honnête. C'était un excellent ami. Mais j'étais loin d'être amoureuse de lui. Je n'ai que toi comme ami, amant, fiancé, époux si tu veux. Je savais aussi le contrat amoureux entre ta femme et toi. Je crois fermement qu'elle a toujours prêté à te rendre à moi si je survivais à la guerre. C'est elle qui t'a dit de retourner me chercher à An Dương. Et ce qui me serre le cœur, c'est qu'elle veut entrer dans un couvent une fois que je te « récupérerai ». Tu vois bien pourquoi je dois entrer dans un couvent maintenant. Nous deux, ta femme et moi, devons prendre chacune un chemin qui diverge de beaucoup de l'autre. Nous t'aimons trop pour pouvoir vivre avec quelqu'un d'autre ou refaire notre vie de A à Z, ou rester là à nous gêner bêtement dans la vie.

Eh bien, je prie le ciel de te faire parvenir cette lettre le plus tôt possible. C'est ma première lettre dans notre vie amoureuse et c'est aussi la dernière. Car désormais, je me retire du monde. Et toi, sois sage de retourner vers les tiens qui t'attendent dans l'angoisse et dans le désespoir. Tu dois les aimer mille fois plus qu'avant. Adieu!

Hương, ton amie d'enfance.»



Trương Quang Đệ

Linh a le bonheur d'être né dans une famille parfaitement immaculée selon la conviction de l'époque. Une famille où l'on est révolutionnaire de père en fils. Une famille bien unie d'ailleurs. Sa grand-mère, aujourd'hui âgée de plus de quatre-vingts ans, était devenue veuve à l'âge de vingt-huit ans. Son mari, le grand-père de Linh, mort en prison en 1911, fut un lettré patriote. Toute sa fortune - maisons, rizières, champs de maïs et de patates douces, bêtes de trait - fut dissipée pour la grande cause. Et lui avec.

La très jeune veuve fit l'impossible pour sortir de la misère et élever sa marmaille, un garçon et quatre filles. Traversant épreuve sur épreuve, elle finit par triompher de tout. La maison ancestrale fut récupérée ainsi que les rizières et les champs. Le père de Linh, seul enfant mâle de sa grand-mère, passa de nombreuses années dans un collège catholique, et, grâce à l'enseignement sévère et laborieux de religieux amis de la famille, il décrocha un diplôme de l'école normale d'instituteurs et obtint ensuite un poste d'inspecteur de l'enseignement primaire du district. Les tantes de Linh furent toutes bien mariées à des hommes respectables: un secrétaire d'une firme commerciale, un notable villageois, un entrepreneur et un instituteur.

L'inspecteur, M. Quân, dont un sang implacable coulait dans les veines, adhéra rapidement à une société secrète anticoloniale. Cela lui valut, par la suite, des années de détention et sa libération n'intervint qu'au moment de l'insurrection populaire de 1945. Il devint alors un révolutionnaire incorruptible, ardent défenseur de la « grande cause », et dès lors, vivement admiré comme le flambeau spirituel de toute la région

A l'époque de notre récit, vers les années soixante, la famille de M. Quân, s'était installée au Nord, à Hanoï, après les Accords de Genève. La grand-mère vivait toujours dans le respect et l'affection de son fils illustre - haut responsable d'un ministère - et des autres membres de la famille. Mme Quân, mariée à l'âge de 14 ans à un jeune homme lancé dans la tempête révolutionnaire, menait une vie de femme résignée et dévouée inconditionnellement à sa belle famille.

Linh avait un seul frère, grand diplomate après avoir été commissaire politique pour un bataillon de l'armée populaire. Le frère naquit, comme Linh d'ailleurs, à l'époque où la famille était déjà sortie de la misère. Aussi connut-il une jeunesse heureuse dans un collège puis dans un lycée français. Elève appliqué et intelligent, il put bénéficier d'une bonne estime de la part des professeurs, dont la plupart étaient des Français, et cela malgré son appartenance à une famille ouvertement hostile au gouvernement colonial. Après le bac, il put poursuivre deux années universitaires de droit avant de s'engager dans l'insurrection. Plusieurs années de suite, il

partit en mission à l'étranger, en Europe de l'Est d'abord, puis en Europe de l'Ouest. Il fut un des rares Vietnamiens du Nord à avoir accès, en ce temps-là, aux livres et aux journaux occidentaux, considérés alors par le régime comme des produits subversifs. Il habitait dans la résidence collective du Ministère des Affaires étrangères, mais il passait souvent chez son père. Chaque fois qu'il y venait, il apportait un numéro du « Monde » ou un « Paris-Match » dont M. Quân faisait avec grand plaisir une lecture « critique », comme on disait officiellement dans le milieu. Il offrait également à son père et aux hôtes éventuels, des cigarettes étrangères qui sentaient bon et que chacun fumait avec délice.

Les amis de la famille étaient nombreux: hommes politiques, écrivains, diplomates, intellectuels. Deux personnes particulièrement proches du père de Linh étaient le poète Vũ Lượng et l'académicien Hồ Tãm, homme de sciences, membre correspondant d'une Académie moscovite. Ils étaient là tous les week-ends, à discuter avec M. Quân et son fils diplomate, de stratégies et tactiques concernant la révolution mondiale, de la grandeur du Vietnam et de ses succès éclatants dans tous les domaines. Ils parlaient aussi de philosophie et de littérature en évoquant des noms français(Descartes, Sartre, Alain...), allemands (Kant, Nietzsche, Goethe...), chinois (Lushin, Laotseu, Koumojo...) et naturellement les noms des Grecs anciens tels que Platon et Aristote.

Les *week-ends* philosophiques et littéraires coûtaient cher à Mme Quân, qui devait faire des efforts presque surhumains pour jongler avec le budget familial. Le salaire de M. Quân, déjà insuffisant pour la nourriture ordinaire et pour les autres dépenses indispensables du mois, ne permettait pas qu'on servît dignement les rêveurs. Pour que la famille pût vivre apparemment à l'aise, Mme Quân et Linh devaient se livrer pendant leur temps libre à des boulots d'appoint du genre collage d'emballages pharmaceutiques, reliure de carnets etc. La mère et le jeune garçon se couchaient tard, se levaient tôt et menaient leur vie de la manière la plus effacée possible, de peur de donner du souci aux leurs. Linh remplissant bien sa tâche d'étudiant et obtenait toujours l'estime de ses professeurs et de ses camarades. Il aidait sa mère dans sa tâche non moins difficile et délicate. Mais ce qui était dur pour lui, c'est qu'il était l'orgueil de la famille. Chaque fois qu'il y avait une nouvelle visite, M. Quân le faisait venir et le présentait au visiteur en termes élogieux et d'un ton sincèrement fier. Selon le père, Linh appartenait à la génération nouvelle, bénéficiant d'une éducation socialiste sans lien avec le passé colonial, féodal et bourgeois. Linh apprenait le russe, les sciences et essayait de maîtriser les techniques modernes...Enfin, quoi, l'avenir lui appartenait. C'est lui qui allait élever la bonne tradition familiale à un niveau supérieur. Le ton sincère du père l'émouvait jusqu'au fond du cœur. Pourtant, lui savait parfaitement où il se situait...Il savait qu'il devait travailler dur avec sa mère pour la famille et pour la société. Il savait qu'il ne pouvait pas participer aux causeries philosophiques et littéraires car il n'avait aucune connaissance en la matière. Au collège, au lycée puis à l'Université on ne lui avait rien enseigné, sauf des tautologies et des doctrines politiques qui ne se rapportaient ni à la culture, ni à l'esprit, ni à la création. Pour lui, en catimini, il avait la rage de savoir et de rattraper le temps perdu. Il était parfaitement conscient de son handicap. Il savait que l'orgueil est l'équivalent de la bêtise. Il savait aussi qu'il était formé comme on forge un outil de production et non comme un roseau

pensant. Il se débattait farouchement pour s'en libérer. Aussi, tous les jours se rendait-il à la Bibliothèque Nationale pour y rester souvent très tard le soir. Il dressa un plan de lecture après avoir consulté l'avis de professeurs éclairés. Il dut tout recommencer: littérature, arts, philosophie, Evangile, économie politique, histoire...Ce qu'il dut garder comme un secret absolu, ce fut son apprentissage du français et de l'anglais. Il s'agissait d'un auto-apprentissage, car il n'y avait aucun centre de langues dans le pays en dehors des sections de langues planifiées. Il trouvait un vrai plaisir à aider sa mère dans sa vie de perpétuelle ménagère. Elle et lui, sans beaucoup de conscience politique, maintenaient la vie matérielle familiale en équilibre en prenant toutes sortes d'initiatives qui auraient fait l'objet d'une indignation violente de la part de l'incorruptible et de son fils aîné s'ils en avaient été informés. Mais Dieu merci, ceux-ci restèrent toujours aveugles pour tout ce qui touchait à la réalité matérielle.

Le temps passa. Linh termina ses études supérieures et travailla comme chercheur dans un petit bureau de planification d'un ministère. Il se proposa d'approfondir des procédés d'automation et de cybernétique appliqués au domaine des activités sociales. On accepta ses idées sans se douter de rien, car en ce temps-là à Moscou, la formalisation des sciences, même des sciences sociales, était très en vogue. Ah, comme le formalisme russe avait la vie dure!

Il avait pour chef un homme sympathique, un cadre politique qui ignorait tout en sciences et en lettres et qui pourtant était un homme de cœur éclairé. Il se moquait de toutes les théories futiles et s'en tenait toujours au bon sens. Cette qualité était assez rare à l'époque. Linh devint bientôt son indispensable assistant intellectuel. Le chef l'encouragea beaucoup dans son perfectionnement linguistique et scientifique. Il obligea souvent Linh à s'entraîner et à se préparer à des tâches difficiles en sciences comme en langues: présenter des exposés scientifiques dans des colloques présumés internationaux, discuter avec des scientifiques sur des problèmes épineux tant du point de vue du savoir que du point de vue idéologique. C'est sous sa protection que Linh écrivit et fit publier deux ou trois articles sur ses recherches pour un journal français et c'est ainsi qu'on l'invita un jour à une conférence universitaire en France.

Quand Linh annonça son départ imminent pour Paris en vue d'assister à un colloque universitaire de sciences humaines, il découvrit tout de suite dans sa famille une stupéfaction et une atmosphère des plus étranges. La grand-mère n'était plus là pour pleurer de joie, mais sa mère le fit pour la brave aïeule disparue. Tandis que le père et le frère restèrent interdits pendant plusieurs minutes, comme si un séisme venait de ravager le pays entier sous leurs yeux impuissants.

En effet, ce que devait faire Linh échappait à leur bon sens et à leur égoïsme intellectuel. Linh avait beau être l'orgueil de la famille, il ne devait jamais aller plus loin, surtout jamais au-delà du domaine réservé. On l'applaudirait de tout cœur s'il devenait un académicien moscovite en mécanique ou en physique nucléaire, pourquoi pas ? On sauterait de joie s'il était nommé Président-Directeur-Général de la Centrale Hydraulique du Nord. On serait grandement ému s'il était chargé par le Gouvernement de créer trois ou quatre centrales nucléaires pour le pays... Mais parler français devant un public francophone de prestige, c'était fou, non ? Et parler de quelque chose qui touchait aux sciences sociales ! Quoi de plus absurde ? Il s'agissait bien sûr

d'une erreur ou d'une fraude. Car, à la connaissance du père et du frère, Linh appartenant à la génération nouvelle ne devait savoir parler aucune langue étrangère a part le russe, et qui plus est, il n'avait pas été formé un seul jour en sciences sociales.

Une semaine avant la date fixée pour le départ, l'air dans la famille devint complètement électrisé. Le père et le frère croyaient fermement à une fraude de la part de Linh, leur orgueil de tous les jours. Et cet orgueil allait se perdre dans une absurdité. Juste à ce moment, Linh fut convoqué d'urgence au bureau du chef pour une affaire le concernant.

Quand il entra dans ce bureau austère mais amical, il trouva son chef en conversation animée avec un visiteur élégamment vêtu et affichant un air impassible qui lui inspira méfiance et peur. Le chef se tourna vers Linh, lui indiqua sa place et lui dit d'un ton amusant :

-Voilà notre jeunot Linh qui a donné l'alarme aux siens en partant pour ce pays si lointain! Eh bien, mon frère, je vais te dire toute la vérité et j'espère que tu auras le courage de considérer les choses avec indulgence...Ton père et ton frère ne te croient pas capable de parler français ni de comprendre rien en sciences sociales. Ils ont communiqué leur inquiétude à mon ami ici présent, Monsieur Nam, Directeur du service des visas du Ministère des Affaires étrangères...Ils lui ont demandé de vérifier s'il y avait une erreur quelque part avant de te délivrer le visa de sortie. M. Nam m'a téléphoné pour me demander mon avis et je l'ai invité à venir te voir de ses propres yeux. Et bien, Nam, je te livre mon garçon et à toi de faire ce que tu veux pour connaître la vérité.

La tactique du diplomate fut un peu brutale. Il commença par regarder sévèrement Linh dans les yeux et parla très rapidement en anglais de choses et d'autres. Le garçon, bien que jamais habitué à un tel jeu, reprit vite son calme et causa assez à l'aise avec le directeur des visas. Celui-ci, toujours impassible, parla brusquement en français de choses qui touchaient d'abord à l'histoire et à la géographie de l'Europe, ensuite d'œuvres littéraires françaises. Il se montra très savant en la matière car lui-même avait obtenu avant la révolution plusieurs diplômes littéraires français et allemands. Il demanda si Linh avait lu Goethe. Linh répondit avec un enthousiasme non caché qu'il avait pour livre de chevet « Les souffrances du jeune Werther » qu'il lisait en français et en allemand et aussi en russe! Il dit en riant qu'il voudrait bien devenir un collectionneur des Werther dans toutes les langues du monde !

- Sauf en vietnamien ! dit en souriant pour la première fois l'homme impassible.

Il se leva, serra la main de Linh et de son chef puis d'un ton laconique :

- Venez prendre votre passeport demain, dans mon bureau. Au revoir.

A peine l'hôte fut-il reparti que le chef éclata de rire :

- Tu vois, mon garçon, comme les tiens sont de parfaits petits-bourgeois! Ils se montrent plus dogmatiques que ces soi-disant ouvriers et paysans au pouvoir. Car ils ont beau faire semblant de renoncer à ce qu'ils ont obtenu du passé, ils se considèrent comme des privilégiés. Ils tolèrent mal quiconque ose s'aventurer dans leur domaine réservé! Voilà.

Linh ne dit rien. Il remercia son chef et se retira. Il éprouvait comme un malaise profond qui lui fit perdre un moment tout son goût pour l'étude. Ou plutôt il ne lui restait en bouche qu'un goût amer. Mais tant pis!

Linh est maintenant à Moscou, dans une chambre de la maison d'hôtes de l'Ambassade vietnamienne. Pour aller à Paris, en ce temps-là on devait faire escale dans la capitale pendant 36 heures. Demain, il prendra un avion d'Air France dans l'après-midi pour Paris. Impossible de dormir, Linh sort dans le couloir, regarde par les vitres la ville immense et triste. Un incident survenu il y a quelques heures a été assez étrange, il n'en reviendra jamais ! En arrivant ici à la maison d'hôtes, après avoir quitté l'aéroport de Moscou, il a retrouvé M. le poète Vũ Lưỡng et l'académicien Hồ Tâm, de vieilles connaissances, des amis intimes de sa famille. Comme lui, ils font escale à Moscou en attendant un vol prochain pour Cuba.

Les deux personnalités lui témoignèrent une joie sincère en le voyant là, et ils se réjouirent de bénéficier de sa compagnie pour les heures à venir. Cependant lorsqu'il commit la bêtise de leur révéler la destination de son voyage aussi bien que le contenu de sa mission, leur attitude changea étrangement. Au dîner, ils n'étaient plus là. Le directeur de la maison d'hôtes, un garçon très sympathique, confia à Linh que c'était à cause de lui que ces messieurs avaient demandé à être transférés en toute hâte dans un autre hôtel géré aussi par l'Ambassade. Linh éprouva une sensation proche de l'hallucination. Qu'avait-il donc fait pour obliger ces honnêtes hommes à le fuir ainsi?

Ne vous en faites pas, dit le jeune directeur, ce n'est pas la première fois que je vois une chose pareille. Ici, ça se passe souvent comme ça. Ce type de personnages supporte mal les intrus dans leur domaine qu'ils croient chasse gardée pour eux seuls, à jamais. Chaque fois qu'ils voient quelqu'un s'en approcher, il leur prend une sorte de colère bleue. Vous devenez un concurrent, vous comprenez ?

- Oui, je vois, merci.

Dans l'avion pour Paris, Linh se sentit quand même un peu coupable. De quoi? Il n'en savait rien. Pourtant il avait l'impression d'avoir mal agi, peut-être avec tout le monde ou peut-être avec personne. Il s'endormit en pensant à Rastignac.

« À bas les maudits pharaons ! »



Trương Quang Đệ

Cette année-là, un de mes amis, Xuân, avait juste seize ans. Je ne sais pas pourquoi, mais cet âge me fait toujours penser à Graziella, la petite Italienne de Lamartine. Peut-être à cause du vers « *Elle avait seize ans, c'était bien tôt pour mourir* » qui résonne en moi avec une infinie tristesse. Rassurez-vous, mon ami Xuân n'est pas mort. Il est même toujours là et en bonne santé.

Cette année-là, il se demandait parfois s'il était réellement vivant. Lycéen tranquille, timide mais très appliqué, il obtenait souvent de bonnes notes dans toutes les matières, particulièrement en histoire, discipline sacrée à l'époque. La guerre anti-française battait son plein partout dans le pays, et pourtant, dans ce coin tranquille, éloigné des lieux de conflits, professeurs et élèves travaillaient assez paisiblement comme blottis dans une oasis de sécurité et de bien-être. Puis survint un événement fatal... Mais n'anticipons pas, pour l'amour de Dieu!

Il se produisit deux incidents que Xuân ne devait jamais oublier.

Au début de l'année scolaire, entrant en classe de seconde pour la première fois, il se montra très inquiet et maladroit. Sous le regard moqueur de ses nouveaux camarades, il se tint coi dans un coin, ne sachant que faire. Ce fut le moment que la Providence choisit pour intervenir. Elle prit l'apparence d'une jeune fille, qui, d'une voix très douce, l'invita à venir s'asseoir à côté d'elle. Xuân fut tout de suite convaincu qu'il était amoureux de cet ange envoyé par le ciel. Elle s'appelait Nhung, nom vietnamien sonnait doux comme du velours.

Mais il y eut aussi les sentiments qu'il ressentit à l'égard des professeurs de son lycée. Pour la première fois de sa vie, il pouvait regarder de près et même côtoyer des gens hautement cultivés, très élégants et si raffinés qu'ils inspiraient non seulement de l'admiration mais aussi de l'appréhension. Ils avaient gardé l'habitude de parler français entre eux, quelquefois même en présence des élèves et ils étaient vêtus d'une façon simple dont la sobriété ne manquait pourtant ni d'élégance ni même de goût.

Puis survint un événement fatal...

Ce jour-là, Xuân se leva tôt et sortit de sa couche pour aller se laver au puits dans le jardin. Son regard se porta machinalement sur une ligne téléphonique de campagne qui courait le long de l'étroite allée devant la maison. Cette ligne, on l'avait installée la veille, probablement entre minuit et deux ou trois heures du matin, pour annoncer aux gens que la réforme agraire allait commencer dans la région et que les responsables de ce programme étaient arrivés.

Xuân éprouva alors une sensation de malaise indéfinissable paralysant toute pensée. Il resta paralysé pendant plusieurs heures, se comportant comme un automate à l'égard de ce qui se passait autour de lui. Son cas n'était pourtant pas unique. Presque tous ses camarades et ses professeurs étaient à peu près dans le même état. La ligne téléphonique grise et noire d'aspect

austère jaunissait tous les feuillages qu'elle touchait et asphyxiait les arbres et même les bambous, comme habitée par un feu infernal. C'est à partir de ce moment que Nhung disparut sans laisser de trace. Son nom fut rapidement effacé de la mémoire des gens. Le censeur, qui avait un visage austère, toujours impassible, bête noire naturelle des élèves, fit semblant désormais d'ignorer jusqu'au nom de *Nhung* chaque fois qu'il venait en classe pour procéder à un appel. Personne ne semblait se soucier de l'absence ni même plus grave, de la disparition de la jeune fille. Les professeurs cultivés et élégants, quant à eux, cessèrent de parler français. Même en vietnamien, ils remplacèrent le verbe haut par la discrétion du chuchotement, et ils portèrent désormais des tenues modestes de paysans pauvres abandonnant même leurs souliers qu'ils remplacèrent par des sandales de « guerrilleros ».

Une semaine plus tard, un soir, Xuân et ses camarades de classe se rendirent dans un champ de maïs au bord d'une rivière. Là, un tribunal populaire, composé de **paysans pauvres** et de cadres politiques, devait juger un élément dangereux de la société, un propriétaire foncier, un contre-révolutionnaire. À l'étonnement de Xuân, cet élément dangereux fut le père de son ange Nhung qui, quelques jours auparavant, était encore le directeur du Service d'Education de la province.

Le prévenu était là, immobile. Son visage d'intellectuel était marqué d'une douleur profonde. Cet ennemi de la révolution n'inspirait pas la haine et pourtant il était maudit. Quatre heures durant, on l'accabla de questions, d'injures, de vociférations et d'ordres contradictoires du genre « Lève-toi ! » en même temps que « Prosterne-toi ! » ; « Lève la tête ! » en même temps que « Baisse la tête ! ». Tout le peuple cria à tue-tête : « À bas le sale contre-révolutionnaire ! ». Il reçut également des coups, légers ou durs.

Enfin, on l'abattit sur place et on le fit tomber juste dans la fosse creusée la veille à son intention.

Xuân comprit alors pourquoi son amie Nhung avait disparu, et pourquoi tout le monde faisait semblant d'ignorer jusqu'à son existence. Il éprouva un frisson qui lui traversa le corps, mais il n'en put rien conclure. Crainte? Déception? Enthousiasme? Colère ? Honte ?

Le lendemain, le professeur d'histoire entra dans la classe, l'air ambigu, ni sombre, ni radieux. Toute sa personne était austère et sans âme. Sa voix seule tintait de façon un peu frêle, comme si elle avait été l'écho d'une musique lointaine.

On en était, à ce moment de notre programme, parvenu à l'histoire de l'Egypte antique avec la construction des pyramides. Le professeur expliqua en détail comment ces merveilles avaient été édifiées dans la sueur, le sang et les larmes de millions d'esclaves, ces prolétaires d'il y avait trois mille ans. Ils avaient été inhumainement exploités par les pharaons, par ceux qui étaient aux esclaves d'alors ce que sont aujourd'hui aux peuples les rois, les capitalistes, les bourgeois, les fascistes, les trotskistes, les menchévistes, les propriétaires fonciers... tous ces exploités de la misère et de la solitude humaines parmi lesquels Xuân crut voir un instant se confondre curieusement le visage accablé du père de Nhung attendant sa mort, et celui, accablant, de ses bourreaux anonymes.

La classe était complètement anéantie, suspendue aux lèvres du professeur ensorceleur. *Xuân* fit pourtant un effort pour se dégager de la paralysie. Il se leva brusquement et cria de toutes ses forces : « À bas les maudits pharaons ! ».



Trương Quang Đệ

Je pense qu'il est nécessaire de parler de nouveau de mon ami Xuân, probablement reconnu par les lecteurs comme l'auteur du cri célèbre qu'il poussa franchement et spontanément il y a quarante six ans : « À bas les maudits pharaons ! ».

Après la disparition de Nhung, Xuân continua ses études jusqu'à la fin du lycée et en 195... il fut admis à l'Université. Xuân était un étudiant tranquille, sans histoires. Il consacrait tout son temps aux cours, à la bibliothèque et aux sorties dans les environs de la ville. Mais sa tête, quand elle avait un moment de libre, se laissait aller au souvenir de Nhung. Xuân essaya de mener une recherche sur les traces de son amie. Elle resta infructueuse, jusqu'à un certain matin où, pédalant lentement et sans but dans une rue animée de Hanoi, il crut apercevoir son amie Nhung dans un cyclo-pousse qui le croisa une fraction de seconde puis disparut parmi la foule de vélos, de cyclo-pousses et de voitures. Xuân, si brève eût été cette rencontre, eut l'impression très nette que la jeune fille avait fugitivement éprouvé le même sentiment que lui, à savoir une intense surprise faite de douleur, de regret, d'espoir et d'amour mêlés. Il consacra sans délai la journée entière puis plusieurs autres consécutives à la recherche d'un fantôme, ou plus précisément de la fée qui enchantait son cœur. Ses efforts hélas furent vains. Le destin ne voulut pas réparer ses torts à l'égard de ces jeunes gens.

Le temps passa, inexorable. Incroyable mais vrai ! Vingt ans, puis trente ans, puis quarante ans se succédèrent comme un rêve sans que Xuân trouvât la moindre trace de Nhung mais sans pourtant que s'effaçât le souvenir de cette dernière. Xuân avait l'impression de vivre une vie incomplète, malgré son bonheur apparent que partageaient sa femme et ses enfants, ces êtres doués d'amour et d'intelligence qui lui assuraient la vie la plus douce. Il conservait l'immense regret d'avoir manqué le train. Mais que faire ? Attendre ? Mais qui ? Godot, comme les héros de Beckett ? Godot qui n'arrive jamais mais qu'on espère sans cesse tout au long de la pièce.

Cependant Xuân et sa famille, depuis la réunification du pays en 1975, avaient plus d'une fois changé de domicile et même de ville. En quittant Hanoi définitivement et à regret, Xuân et les siens s'étaient tout d'abord installés à D., une ville dans le centre du pays. Des années après, « la marche vers le Sud » avait continué pour ne s'arrêter qu'à une autre ville située dans le delta du Mékong, de plus en plus loin des souvenirs de jeunesse, de Nhung et du train manqué. La nostalgie grandissant, Xuân se comporta discrètement comme un personnage des mille et une nuits. Il prit l'habitude, partout où il vivait, de venir une ou deux fois par semaine à la gare du chemin de fer ou à une station d'autocars, de rester une dizaine de minutes dans la salle

d'attente, de regarder un peu les gens qui arrivaient et de retourner chez lui, toujours bredouille.

Enfin, un jour, alors qu'il était sur le point de quitter la salle d'attente de la gare pour rentrer chez lui, une voix retentit derrière lui :

Mais c'est bien Xuân, je crois?

En se retournant, il capta le regard joyeux et amical d'un visage familial. Mais il ne put se rappeler le nom de son interlocuteur.

Oui. Mais excusez-moi, à qui ai-je l'honneur ? Je suis désolé, bien désolé de ne pas vous reconnaître.

L'homme se montra fort amusé de l'embarras de Xuân.

Ce n'est pas bien grave, Monsieur. Il est rare qu'on reconnaisse un camarade de classe d'il y a plus de quarante ans, et ce camarade, par-dessus le marché, n'a jamais rien fait d'éclatant pour qu'on se souvienne de lui. Pas vrai?

Tout à coup le souvenir lui revenant comme un éclair, Xuân s'écria de toute son émotion:

- Mais c'est toi, le Petit Chose !

- Moi-même. Et j'entends rester Petit Chose toute ma vie !

Xuân se souvint alors de ce nom de guerre que les professeurs avaient attribué à cet ami à cause de sa petite taille et du fait qu'il manquait un peu de caractère.

Xuân proposa au Petit Chose de venir chez lui fêter dignement ces retrouvailles, mais son ami refusa. Il était pressé. Peut-être repasserait-il au bout d'une semaine ou deux mais il n'en était pas sûr pour le moment. Maintenant on l'attendait avec impatience dans une entreprise de la région. Car le Petit Chose n'était plus insignifiant. Il était maintenant directeur d'une grande compagnie de produits pétroliers et avait à signer des contrats de première importance.

Mais il accepta volontiers de prendre un café avec *Xuân* au buffet de la gare. A peine eurent-ils pris place autour d'une table basse que le Petit Chose attaqua sur le champ :

Toi, apparemment, tu as oublié tous les amis, même Nhung! Ah, ne dis rien, surtout ne dis pas non ! Je l'ai vue il y a juste deux jours et nous avons parlé de toi.

Xuân éprouva un choc, comme s'il avait été frappé par un éclair. Il trembla de tout son corps et essaya de cacher son trouble.

C'est ça, continua l'ami de Xuân, nous avons parlé bien sûr de choses et d'autres, mais, sans savoir pourquoi, nous sommes revenus à toi, et à toi encore...

Eh bien, dit sourdement Xuân, dis-moi ce que devient Nhung maintenant et ce que tu deviens, toi aussi.

Ecoute! je n'ai que très peu de choses à dire sur moi-même. Deux mots suffisent : j'ai survécu à la guerre et maintenant je suis responsable d'une société d'Etat concernée par le pétrole. Je ne suis pour ainsi dire ni intelligent, ni ignare. Juste assez consciencieux pour ne pas ruiner complètement l'Etat. Voilà. Ce qui m'importe maintenant pour notre rencontre inattendue, c'est de te passer le message de Nhung.

Le Petit Chose se mit à raconter alors en détail la vie mouvementée de leur amie de jeunesse.

Après sa disparition qui avait eu lieu juste au moment du procès de son père innocent, Nhung avait traversé une période très dure, d'autant plus dure qu'elle était presque considérée comme une « fille-à-papa ». Elle se cachait le jour dans un champ de maïs ou de cannes à sucre, la nuit dans un temple abandonné ou dans un cimetière sinistre dont le moindre bruit nocturne lui donnait la chair de poule. Petit à petit elle avait gagné le Nord.

Elle s'était engagée soit de façon anonyme, soit parfois sous un faux nom et un C.V fantaisiste, dans des équipes d'ouvrières envoyées au fond des mines de charbon. Elle avait travaillé comme une esclave, d'une part pour avoir de quoi envoyer quelques subsides à tous les autres membres de sa famille en détresse et presque voués à la famine, mais aussi pour changer volontairement son apparence d'appartenance sociale. Il fallait à tout prix en finir, en effet, avec une chevelure trop délicate, un visage trop régulier et un teint clair qui ne lui attireraient que des ennuis. Il fallait donc admettre la psychose collective du moment et s'en accommoder, s'abstenir de voir de l'injustice dans certains événements politiques absurdes, et, plutôt que de se considérer comme victime d'une violence idiote, accepter son malheur avec philosophie, et, en bonne bouddhiste, croire que le destin seul l'avait voulu ainsi.

Le hasard avait arrangé une rencontre entre Nhung et un officier de l'Armée populaire. Il était d'âge mur et juste pour la jeune fille une vieille connaissance, un « pays », pour ainsi dire. Ce « chevalier », sans autre forme de procès, l'avait prise sous sa protection après avoir été mis au courant de sa situation, avait consenti, à l'aider à ses risques et périls. Ils s'étaient donc mariés. L'officier avait fait l'impossible pour réunir la famille éparpillée de sa jeune épouse et leur avait assuré ensuite des moyens d'existence. Puis il avait regagné le front à peu près un mois après le mariage. Il avait écrit depuis à Nhung des lettres pleines d'affection et d'amitié. Jamais il n'avait évoqué le mot d'amour ne serait-ce que sous une forme vague ou par association d'idées. Il était modeste, honnête, trop honnête pour ne rien demander qui soit au-dessus de ses moyens. C'était presque un saint !

Nhung n'avait pas voulu, elle non plus, être en reste. Elle avait raconté à son chevalier sauveur, tout son passé. Tout...avec un certain sentiment à l'égard de Xuân qu'elle avait perdu à cause de la cruauté du sort.

Quoi? Qu'est-ce qu'elle te disait ? s'exclama Xuân malgré lui.

Elle disait qu'elle t'aimait depuis votre première rencontre. Voilà. Et qu'elle t'aime toujours.

Oui, approuva vaguement Xuân.

Nhung avait avoué à son futur mari son sentiment pour Xuân, un sentiment profond, presque un « serment sur le pont Mirabeau ». L'officier lui avait conseillé de prendre un congé d'une semaine, de se rendre à Hanoï, de chercher à voir Xuân et de lui demander son avis...Elle avait suivi ce conseil sans grande conviction. C'est ainsi qu'elle avait croisé Xuân dans la foule et avait ensuite perdu sa trace. À jamais!

Le Petit Chose parut soulagé, bien soulagé après son récit et se leva :

Je te laisse. Désolé mais je ne peux pas m'attarder. On se voit peut-être un de ces jours.

Il fouilla longuement dans son sac, en tira une carte de visite très à la mode, puisqu'elle était imprimée en anglais, et en couleurs.

Voilà...si tu veux me joindre, n'hésite pas.

Xuân, de son côté, arracha une page de son carnet et écrivit dessus son numéro de téléphone et son adresse.

N'oublie pas de me téléphoner quand tu repasses ici, d'accord ?

Promis!

Parfait. Est-ce que tu as là... par hasard...

Je vois. Tu veux son adresse ? Enfin c'est une chose qui ne m'amuse que trop !

Comment ? Qu'est-ce qui se passe ?

Vous n'êtes tous les deux ni jeunes ni moins jeunes maintenant, dit le Petit Chose dans un rire étouffé, mais vous vous comportez comme des enfants. Voilà, quand j'ai pris congé d'elle, Nhung m'a prié de te donner son adresse si par hasard je devais te rencontrer quelque part. Et puis, tout à coup elle est revenue sur sa décision et m'a dit : « Bof ! Ne lui dis rien. C'est peut-être mieux ! »

Dis donc, qu'est-ce que tu en penses ? Je ne peux pas la joindre ?

Si, parce que moi, le Petit Chose, je vais te donner son adresse. Voilà ! Je suis convaincu que toi, comme elle, vous serez assez sages pour ne pas vous torturer inutilement et ridiculement pour un souvenir de jeunesse. Oh, les "neiges d'antan!" qu'elles restent donc où elles étaient !

Tu crois qu'elle est heureuse maintenant ?

Très heureuse, et cela va de soi. Du moins à ce que j'ai vu de mes propres yeux il y a deux jours. Mais enfin...On ne sait jamais !

Je comprends.

Son ami parti, Xuân resta longtemps à regarder l'adresse de Nhung. Dans la gare, il y avait trois ou quatre cabines téléphoniques à cartes. En face de la gare, Xuân vit un bureau de poste assez désert à cette heure. Il fut bien tenté d'entrer dans une cabine, de combiner un numéro : juste le numéro de Nhung. Mais une force mystérieuse le retint. D'un air indécis, presque abattu, il quitta la gare et ne sachant que faire, il alla s'isoler dans un parc au lieu de rentrer chez lui comme d'habitude.

Désormais, à portée de sa main, Xuân voyait partout des appareils téléphoniques. Et de tous les types. De vieux « machins » à cadran tournant, des numériques, des portables...Quelles

tentations! Les cabines téléphoniques publiques étaient évidemment les plus attirantes. Elles ont certainement été créées pour les amoureux.

Il ne savait pas au juste pourquoi, mais il imaginait que s'il décrochait un appareil et combinait le numéro fatal, il répèterait inexorablement le péché originel. Il se transformerait donc, et elle aussi, en poussière, à l'instar de la sirène d'Andersen, et ils s'envoleraient dans les airs, pour l'éternité.

Car si un espace de quarante ans ne suffit pas pour affaiblir une passion née dans des circonstances particulières, surtout au cours d'une époque mouvementée et absurde, leur Amour, lui, était resté intact et devait être protégé contre toutes dérives car il avait été le seul élément conforme à la raison. Le garder tel que la vie l'avait conservé. Tout le reste était dément, sale et affreux.

Xuân abandonna donc définitivement l'idée de téléphoner, sauf, bien entendu, au cas où on l'appellerait. Il était sûr que Nhung pensait exactement comme lui, qu'elle attendait et attendrait tous les jours son coup de fil, mais qu'en fin de compte, elle pardonnerait et apprécierait même le sens infini, magique et merveilleux de ce silence qui enchantait leur Amour et désormais, sans chagrin, ni blessure, ni repentir, toute leur vie.



Trương Quang Đệ

Pendant un de mes longs séjours à Paris, j'ai habité une mansarde juste au-dessus du septième étage d'un ancien immeuble près de la gare Montparnasse. Ma fenêtre donnait sur la Tour, du haut de laquelle les touristes regardaient la ville à gauche et à droite avec leurs jumelles ou avec les longues-vues placées un peu partout autour de la terrasse.

Chaque jour, je devais monter et descendre, puis remonter et redescendre plusieurs fois un escalier en colimaçon contigu et tellement abrupt qu'on risquait de toucher les pieds de quelqu'un montant avant ou après. J'étais quand même assez satisfait de ma mansarde qui me donnait un calme parfait et surtout l'illusion romantique d'être un de ces étudiants de condition modeste qui vivaient au dix-neuvième siècle dans le mythique Quartier Latin de la capitale.

Une nuit, alors que j'étais plongé dans le plus profond sommeil, le téléphone sonna. Je me réveillai en sursaut et regardai l'heure : une heure du matin.

- C'est moi. Je te réveille ? Excuse-moi, frère.

Je reconnus tout de suite cette voix qui m'était chère depuis plus de vingt ans. C'était celle d'un être, plus virtuel que réel, attaché d'une façon mystérieuse à ma vie. Cet être, je l'avais vu pour la première fois à Hanoï à l'entrée de la Faculté. Il avait l'apparence émouvante d'une jeune fille au teint clair et aux yeux étonnés, tout à la fois frêle, aérienne, effacée et timide. Peu de temps après, elle m'avait surpris chez un glacier au bord du Lac et elle avait rougi de confusion ! Tacitement, depuis ce jour-là, nous étions devenus des amis. Puis j'avais quitté la capitale pour m'installer dans le Sud et quant à elle, après sa sortie de l'Université, elle s'était mariée et avait pris un travail dans les relations extérieures. Entre nous toujours rien. Absolument rien.

Cependant, chaque fois que j'étais retourné à Hanoï pour une mission quelconque, elle l'avait mystérieusement appris sans que je l'en eusse informée. « J'ai mon sixième sens », disait-elle avec une satisfaction presque enfantine. Nous nous donnions rendez-vous soit dans un café, soit sur une promenade au bord du Lac, échangeant des propos de rien du tout, mais nous quittant toujours à regret avec l'impression bizarre d'être l'un pour l'autre une véritable arme chimique binaire. Cette métaphore mérite un doigt d'explication. Chacun de nous, certes, restait inoffensif, innocent et neutre tant que nous étions séparés l'un de l'autre, mais si nous avions été réunis, tout aurait pris un tour complètement différent et je me demande vraiment ce que nous serions devenus. Je ne trahirai pas ici le nom de cet être qui me hante. Ce serait inutile et je dois avouer que je ne la voyais moi-même que sous la forme d'une étoile bleue se mettant à briller

intensément chaque fois que je pensais à elle. Je l'appellerai « Starlet », dénomination qui ne me plaît pas beaucoup puisque nous sommes, elle et moi, des francophones convaincus, mais il faut rendre cette justice à l'appellation : elle sonne mieux que la traduction française en « Petite Étoile » qui sonnerait un peu comme du mohican.

C'était donc « Starlet » qui était à l'autre bout du fil, plus exactement à Versailles. Sur son chemin vers l'Afrique, elle faisait escale en France où elle venait de participer à une réception offerte par le maire de cette ville impériale en l'honneur de la délégation à laquelle elle appartenait.

Il y eut même un bal à la fin de la réception, en sorte qu'elle avait regagné très tard sa chambre d'hôtel d'où elle me téléphonait. Il ne me vint nullement à l'idée de lui demander comment elle pouvait connaître mon numéro de téléphone et le fait même que j'étais alors à Paris, notre correspondance ayant été interrompue depuis des années. Mais j'avais confiance en son fameux sixième sens. « Demain, dit-elle, vers neuf heures, j'aurai un moment de libre avant mon vol pour Abidjan, en Côte-d'Ivoire, et, à ce moment-là, il faut que tu sois à la porte du « Petit Trianon car j'ai quelque chose de grande importance à te dire ». Et elle ajouta avec force : « Il faut absolument qu'on se voie sinon ce sera raté pour toute la vie ». Quoi de raté ? J'insistais. Elle ne me dit plus rien d'autre car c'était à moi de chercher à comprendre « entre les lignes » (c'était bien la son style et la raison pour laquelle elle me fascinait toujours).

Je me recouchai dans le bonheur et dans une inquiétude bienfaisante et douce. A mon sens, dans cette ville d'amour qu'est Paris, j'appartenais grâce à elle, à ces personnages romanesques venus d'Orient dans les contes philosophiques de Voltaire ou de Montesquieu, et je devais vivre cela comme un cadeau de la Providence, me soumettre à sa volonté, lui obéir. Qu'aurait-elle donc à me dire le lendemain à Versailles ? Je rêvais, évidemment, d'une déclaration d'amour refoulé par vingt années d'ambiguïté et d'opacité. Il ne pouvait pas en être autrement entre elle et moi. Je pensais que c'était bien le moment de nous dire cette vérité. Mais tout à coup une autre idée malencontreuse vint tout empoisonner : Et si elle voulait me dire adieu pour toujours ? Cette vérité potentielle me bouleversa. Entre l'ambiguïté et la cruauté, on préfère souvent rester dans le doute. Je ne pus plus fermer l'œil jusqu'à l'aube.

Un peu avant huit heures, je courus à la gare Montparnasse et montai rapidement dans un train de banlieue. La gare était noire de monde. On s'entassa sur les banquettes pour attendre. Grève de tous les moyens de transports publics : SNCF, RER, métro, bus, et taxis par-dessus le marché ! J'étais dans le plus grand désespoir. J'allais perdre pour toujours celle que j'aimais de façon souterraine depuis vingt ans. Celle qui avait un sixième sens dans son amour.

Tous les grévistes du monde savent-ils qu'ils risquent de mettre en danger des amours fragiles et même brûlantes ? Je réussis, après avoir été plus d'une heure coincé dans la foule, à regagner ma mansarde où j'espérais que Starlet me téléphonerait. Mais il n'en fut rien. Le téléphone resta muet comme une carpe. Je décrochai, fis un numéro absurde et raccrochai immédiatement. Je restai debout un bon moment puis je sortis en descendant lentement l'escalier. Je revins à la gare juste à dix heures. Elle était maintenant presque déserte. Personne sur les banquettes ni sur les

quais. Le grand panneau électronique annonçait toujours la durée de la grève jusqu'à 3 heures de l'après-midi. Décidément je n'avais plus rien à faire qu'à laisser mon cœur être rongé par le doute et le désespoir. Je longeai alors le boulevard en face de la gare. On était au commencement des vacances de Pâques et j'avais une semaine entièrement libre devant moi. Fâcheuse conjoncture ! Plus le temps est libre plus le poids de la solitude pèse sur un cœur meurtri. Je remarquai que tous les arrêts d'autobus étaient vides. D'ordinaire ils étaient bondés surtout aux heures de pointe.

J'aperçus pourtant une silhouette noire sur une banquette à un arrêt d'autobus, tout près d'un carré vert. Une silhouette de jeune femme ou de jeune fille. D'instinct je me mis à réfléchir fébrilement. Attendre un autobus à cette heure était une chose incroyable. Pour avoir la conscience tranquille je me dirigeai donc d'un pas décidé vers l'ombre d'être humain qui était là, assise. Je fis encore cinq pas et découvris un visage charmant mais bouleversé par une tristesse infinie. Je remarquai aussi le livre que lisait la jeune fille - car c'était bien une jeune fille- et le titre en était : « Le statut d'un interprète » écrit en gros sur la couverture bleu gris. Ce devait être probablement une étudiante de l'E.S.I.T ou de Langues O. Elle apprenait à traduire de quelle langue à quelle langue ? Moi je pensais à Starlet. Avait-elle le même visage désespéré que celle qui était devant moi ? Je m'approchai de la banquette.

- Bonjour, dis-je.
- Bonjour Monsieur, répondit-elle à travers ses lèvres légèrement ondulées
- Vous attendez un bus ?
- Non, j'ai un rendez-vous ici.

La situation devint tout à coup claire, simple et facile à comprendre, je n'avais qu'à continuer mon chemin qui conduisait vers la Seine dans un sens et vers quoi dans l'autre sens ? Je ne m'en souviens plus.

- Oh, les grèves ! Dis-je, histoire d'entretenir la conversation.

Puis comme si j'avais voulu me le dire à moi-même :

- J'avais moi aussi ce matin un rendez-vous à Versailles, mais c'est raté !

Le désespoir sur mon visage fut sans doute aussi visible que le sien, car la jeune fille qui, jusqu'ici, avait l'allure d'une statue de pierre, me demanda, alors que j'étais sur le point de lui dire adieu :

- C'était très important votre rendez-vous ?

Sans attendre ma réponse, elle continua :

- Mon copain et moi, on s'est brouillés hier soir. Il a juré ferme de me « balancer », pardon, de me quitter pour de bon. Quand je suis rentrée chez moi, il m'a téléphoné pour me donner ce rendez-vous.
- Qu'est-ce qu'il voulait votre.... ?

- Il disait que ce rendez-vous serait pour nous définitif. Ou bien on continuerait, ou bien ce serait fini.
- Je vois, dis-je, et à propos de quoi vous vous êtes-vous brouillés ?
- Ben, sans raison apparente, il est comme ça. Je l'aime.

Nous restâmes silencieux pendant une dizaine de minutes. Enfin je dis d'une voix émue et sans conviction en lui passant ma carte de visite:

- Voici mon adresse. Vous me mettrez au courant de ce qui se passera pour vous ? Car je... enfin, j'ai une grande sympathie pour vous.
- Merci Monsieur, je n'y manquerai pas. Mais je voudrais bien savoir...

J'éclatai de rire :

- L'issue de ma propre situation ? Bien, donnez-moi votre adresse et je vous écrirai.

Dix ans se sont écoulés depuis. Je n'ai pas écrit à cette amie passagère du rendez-vous manqué pour lui dire que je me trouve toujours dans la même ambiguïté qu'avant. Starlet brille doucement dans mon ciel qui devient de moins en moins clair, hélas ! Et de la part de la fille à l'arrêt d'autobus, je n'ai rien reçu non plus. Il est possible qu'elle vive heureuse auprès de son copain. En tout cas je le lui souhaite ardemment. Mais c'est une autre histoire.

(Ce récit est une pure fiction. Toute ressemblance avec la réalité ne serait que fortuite.)



Trương Quang Đê

Au cours des années soixante-dix du siècle dernier, je fis escale à Moscou en me rendant en Afrique. J'étais descendu à *l'Epi d'Or*, un hôtel bon marché de l'époque, situé dans un quartier tranquille. On était en cette saison, l'été, et, si je m'en souviens bien, le soleil se couchait à minuit et se levait vers deux ou trois heures du matin.

Pendant toute ma semaine de transit, j'occupai seul une chambre à deux lits assez proprette au troisième étage. Mais, la veille de mon départ pour l'Afrique, alors que j'allais rentrer dans ma chambre, j'entendis des voix à l'intérieur. Evidemment, il devait y avoir un nouveau locataire et de loin je vis le dos de la concierge en conversation animée avec quelqu'un qui était déjà dans ma chambre.

La concierge m'expliqua la nouvelle situation, désolée de me faire endurer la compagnie d'un étranger, ce qui n'était pas du tout agréable, elle le savait bien, mais c'était la force des choses, car toutes les chambres étant occupées, il lui était impossible de faire autrement. Je la rassurai d'un gentil sourire, l'informai encore une fois de mon départ du lendemain et lui souhaitai bonne nuit.

En entrant dans la chambre, je m'empressai de faire connaissance avec mon commensal. C'était un Russe d'apparence ouvrière, âgé d'environ trente-cinq ans, souriant et doux. Il n'était pas seul. Un enfant de huit-neuf ans partageait son lit. Le père et le fils, m'accueillirent aimablement, se présentèrent et se montrèrent contents de m'avoir pour compagnon de chambre. Je me présentai à mon tour. Je parlais alors un peu russe, ce qui me permit d'échanger avec mes colocataires des politesses des plus banales sans rien approfondir. Comme l'heure était assez avancée, nous nous souhaitâmes bonne nuit et nous mîmes au lit, chacun de son côté. Un grand silence régnait dans l'immeuble et aux alentours. Le soleil venait de se coucher mais il y avait toujours cette lumière quasi-boréale persistante filtrant fortement à travers les rideaux pourtant assez épais et lourds des fenêtres. Dans quelques heures le soleil réapparaîtrait et il en serait fini du sommeil ! De peur de déranger mes amis russes je fis semblant de dormir profondément en respirant avec une régularité soutenue. Probablement mes compagnons en firent-ils de même car j'eus l'impression qu'ils étaient toujours éveillés. Puis j'entendis des chuchotements, d'abord vagues, à peine perceptibles comme si le vent venait agiter les branches d'arbres de la cour ; ensuite, assez distincts pour que je comprenne parfaitement qu'ils provenaient des gens de l'autre lit. L'enfant grossit sa voix mais le père essaya tout de suite de la lui faire baisser. Ils discutèrent ainsi

longuement mais je ne pus rien saisir de ce qu'ils se disaient. Mais à en juger par l'intonation, je compris que le père priait instamment son fils de lui permettre de faire quelque chose de grave et d'inacceptable.

Je fus tellement absorbé dans mes réflexions que ma respiration devint pour un long moment irrégulière, presque coupée, ce qui rendit immédiatement mes amis muets. Des minutes s'écoulèrent ainsi dans le silence. Je me retournai enfin et je vis que le lit voisin était vide. Je me levai doucement et allai ouvrir la porte. Sur une banquette placée dans un coin du couloir, mes compagnons de chambre étaient en train de se parler avec animation, mais à voix basse et étouffée. A leurs gestes, je compris encore que le père essayait de convaincre son petit bonhomme de la justesse de sa décision. Une décision dont je ne savais rien.

Je refermai la porte et cette fois je retrouvai facilement le sommeil. Je dormis en faisant des rêves incohérents qui me transportèrent vers le Nord de la Russie couvert de neige où travaillait depuis longtemps mon nouvel ami russe. Ce dernier essayait maintenant de persuader son fils de rester chez ses grands-parents et de ne pas le suivre dans cette région hostile dont le climat serait très dur pour un enfant de cet âge. Et puis, il n'y aurait pas d'écoles ni de maisons de pionniers, toute l'année on vivrait dans la neige et dans le vent soufflant sans cesse, sans parler des loups qui, pour comble de malheur, sortiraient des forêts pour hurler au clair de lune. Il y avait de quoi dissuader l'enfant le plus obstiné.

Je me réveillai en sursaut, sur les sons classiques et cristallins d'une pendule désuète sonnante quelque part qu'il était sept heures du matin. L'autre lit demeurait toujours vide. Je fis rapidement ma toilette du matin et, prenant mes affaires, je descendis par l'ascenseur en toute hâte. Un taxi m'attendait près de la porte d'entrée, probablement appelé par ma gentille concierge.

Sur le point de monter dans la voiture, je fus intrigué par une scène banale mais qui éveilla ma curiosité. Une jeune femme debout sur le trottoir, telle une statue de pierre, était en train de fixer un point tout en haut de l'immeuble. Elle avait l'air d'un candidat attendant avec angoisse le résultat d'un examen devant la salle du jury. Je jetai un coup d'œil vers le haut et je vis qu'à cinq ou six mètres juste au-dessus de la porte de ma chambre d'hier, le père et le fils étaient toujours là semblant n'être pas encore sortis de leur discussion. Le père, en jetant de temps à autre des regards furtifs à la jeune femme, faisait des signes d'impuissance, secouant la tête avec désespoir. Mon taxi commença à rouler et, à une courbe de la rue, je vis pour la dernière fois la jeune femme s'éloigner, d'un pas indécis, de l'immeuble et disparaître dans la foule.

Pendant que l'avion survolait la Méditerranée, mon esprit revint à la scène moscovite. Des hypothèses se formèrent dans ma tête, les unes plus poignantes que les autres. Je pensais alors, par exemple, que l'apparition de la femme avait changé le cours de mes idées. Il ne s'agissait plus, en effet, du désir de l'enfant de se rendre avec son père dans le froid glacial du Nord lointain. Cette fois, c'était la femme qui était devenue l'objet de leur désaccord. Qui était-elle ? Sans doute la mère de l'enfant et l'épouse de mon ami russe. Quelle faute avait-elle commise pour que son mari se conduisît ainsi à son égard malgré les arguments chaleureux de la part de l'enfant en sa faveur ? Une infidélité peut-être, qui aurait eu lieu pendant l'absence du mari un an auparavant ?

Cela avait dû être plus fort qu'elle, complètement irrésistible, et cette fois, le mari partait définitivement dans le Nord avec son jeune enfant pour ne plus revenir.

Un repas servi à bord rompit un instant le cours de mes pensées. Dans une heure nous ferions escale à Alger, au bord du continent africain.

Après Alger, nous survolâmes le Sahara. Il n'y avait partout que du sable jaune gris en dunes et en montagnes s'étendant à perte de vue. Des tourbillons apparaissaient ici et là dans cette immense étendue donnant une impression de chaos. Tout à coup je revins à mon compagnon russe, à son enfant et à la jeune femme. Cette fois je penchai plutôt pour l'hypothèse qu'il s'agissait d'un veuf qui avait perdu sa femme bien-aimée quand l'enfant était encore tout petit. Il voulait maintenant se remarier avec la jeune femme qui attendait en bas, mais son enfant s'y opposait farouchement et de façon inébranlable. Que faire ? Il ne lui resterait qu'à se plier à la volonté du petit.

Je crois que j'ai dormi un peu avant que l'avion n'atterrisse à L, un aéroport ensoleillé du continent noir. Je fus bien accueilli par de nombreux amis africains et par un bon nombre de mes compatriotes vivant dans ce pays sympathique. Il n'y eut plus de place dans ma mémoire pour la scène moscovite. Pendant tout le temps où je vécus dans ce pays, pas une seule fois que je ne pris la peine d'y repenser.

En fait, que savais-je au juste de leur histoire ? Femme infidèle ? Jeune fille délaissée ? Hallucination ? J'avais perdu pas mal de temps à construire des supputations inutiles. Inutiles ? Voire. La vérité, c'est que je n'ai pas besoin de la Reine Scheherazade pour me raconter des histoires. Suis-je le seul ? Evidemment non, Brassens m'a précédé :

*A la compagne de voyage
Dont les yeux, charmant paysage
Font paraître court le chemin
Qu'on est seul, peut-être, à comprendre
Et qu'on laisse pourtant descendre
Sans avoir effleuré sa main*

Ou mieux encore Baudelaire et son merveilleux sonnet dédié « à une passante » inconnue qu'il aima pour l'éternité... l'espace d'un instant de grâce.

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil , ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! Trop tard ! Jamais peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !